Horrent, Désiré
Le carrefour

PQ
2615
O586C3

D. HORRENT

LE CARREFOUR

Pièce en quatre actes

Imp. du JOURNAL DE LIÉGE, Société Anonyme
rue des Dominicains, 22, Liége

D. HORRENT

LE CARREFOUR

Pièce en quatre actes



LIEGE

Imp. du « Journal de Liège »
rue des Dominicains, 22.

1921


LIBRARY
FEB 20 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

LE CARREFOUR



Pièce en quatre actes



DISTRIBUTION

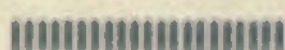
PQ
2615
O586 C3

Le Docteur Rambert.
Le Baron Charles d'Aufraine, son gendre
Bernard Lemare.
Raymond de Surville.
Félicien Van de Peere.
Nestor, garçon boucher.
André, valet de chambre de Bernard.
Geneviève, Baronne d'Aufraine.
Betsy, femme de Félicien.
Alphonsine, cuisinière.
Madame Fumal, une invitée.
Christine, femme de chambre.
Un trottin.
Une Ardennaise.
Danseurs et Danseuses.

L'action se passe de nos jours



LE CARREFOUR



Ier ACTE

(Dans les Ardennes, à la villa « Mon Repos », près de Stoumont. La terrasse de la villa, avec table, fauteuils de paille, chaises de jardin, sous une tonnelle. A gauche, le perron avec marquise ; au second plan, issue vers les cuisines. A droite, grille donnant sur le jardin, rosiers grimpants. Au fond, porte rustique à claire-voie avec auvent. Au loin, le ruban de la route poudreuse que sépare de l'ombre violette des collines, le serpent argenté de la rivière.)

SCENE I

ALPHONSINE,
LE GARÇON BOUCHER.

(Veste de coutil rayé et tablier relevé à la ceinture. Le garçon boucher, son panier devant le guidon arrive à vélo. Il sonne à la grille, sans quitter son vélo, et consulte son agenda.)
(Alphonsine, en tablier blanc à bavette, vient par l'allée de la cuisine.)

ALPHONSINE

Ah ! vous voilà, vous Ce n'est pas trop tôt.

LE GARÇON

C'est moi-même, Mamzelle Phonsine, en chair et en os pour vous servir.

ALPHONSINE

En chair ! En os, surtout, comme l'autre fois.

LE GARÇON

(lui remettant un paquet qu'il tire de son panier)

Voici fleur de morceau. Vous en serez contente.

ALPHONSINE

Vous êtes encore plus enjôleur que votre patron. N'est-il pas encore assez riche pour que vous le remplaciez ?

LE GARÇON

Avec une bonne grosse bouchère comme vous, derrière le comptoir, ce serait l'affaire.

ALPHONSINE

Allez compter fleurette ailleurs, espèce de freluquet, et n'oubliez pas ma commande, comme l'autre jour.

LE GARÇON

Elle est là sur mon cœur.

ALPHONSINE

J'ai du monde aujourd'hui. Vous me mettriez dans de beaux draps.

LE GARÇON

En vient-il des invités à la villa depuis quelque temps ?

ALPHONSINE

Ne m'en parlez pas, j'en ai par dessus la tête. Passe encore pour Mademoiselle Geneviève, je veux dire Madame la baronne d'Aufraine...

LE GARÇON

C'est drôle de l'appeler « Madame la Baronne ». Elle l'est cependant et depuis cinq ans.

ALPHONSINE

Cinq ans et trois mois. Quel changement depuis. Chaque été elle nous arrive avec toutes sortes de gens de la haute volée. Ça vient, ça va. Il y a toujours un ou deux couverts de plus. Tenez, aujourd'hui, nous avons un docteur qui revient de chez les sauvages.

LE GARÇON

De chez les sauvages !

ALPHONSINE

Du Congo, enfin... C'est d'ailleurs un ancien élève du docteur Rambert. C'est plaisir de les voir parler ensemble. Ce n'est pas comme avec le gros Van de Peere...

LE GARÇON

Ah ! Oui, l'enflé qu'on voit toujours au village.

ALPHONSINE

Ou cette perche de Surville...

LE GARÇON

Qui pêche des truites avec des gants.

ALPHONSINE

Si ce n'était pas pour son gendre, mon vieux maître aurait tôt fait de fermer sa porte à tout ce drôle de monde... Mais voilà, il est si heureux de voir sa fille qu'il subit tout cela sans le remarquer.

LE GARÇON

Ça c'est un homme que le docteur Rambert.

ALPHONSINE

Il ne vit que pour la science. Si on le laissait faire, il serait, nuit et jour, à son hôpital.

LE GARÇON

Quel plaisir peut-il bien trouver à vivre au milieu des malades ?

ALPHONSINE

Ça, mon garçon, c'est chose que tu ne peux comprendre. Mais, à ce que j'ai entendu dire, il paraît que le docteur a trouvé un remède contre le cancer et qu'il vient des gens de partout pour se faire soigner.

LE GARÇON

Ça doit bien lui rapporter des mille et des mille.

ALPHONSINE

Si on te le demande, dis que tu n'en sais rien.

LE GARÇON

En tous les cas, s'il se fait payer partout comme chez le père Ramelot, il ne s'enrichira guère. Sa dernière, qui a dix ans, toussait, toussait, que c'était à fendre le cœur. Un oiseau pour le chat. Après avoir essayé de toutes les bouteilles du pharmacien, on va chercher le docteur Rambert. Il gronde un peu, rapport aux drogues. Il a examiné, retourné et palpé l'enfant. Huit jours après, c'était fini. Et quand le père Ramelot a demandé ce qu'il devait, savez-vous ce qu'il lui a répondu : Vous ne me devez rien ; votre petite viendra me donner une grosse « baise » quand elle sortira et nous serons quittes.

ALPHONSINE

N'allez pas raconter cela ; le docteur aurait trop de clients.

LE GARÇON

Sa charité est connue à dix lieues à la ronde. Avec un tel savant comme maître, vous ne courez aucun risque d'être malade... Il est vrai qu'avec une mine pareille !... Ah ! la belle bouchère que vous feriez !...

ALPHONSINE

En voilà assez, grand bavard. Votre patron vous donnera sur les oreilles tantôt. *(Elle s'éloigne.)*

LE GARÇON

(Enfourchant sa bécane.) Vous avez entendu, n'est-ce pas ; quand vous voudrez, il ne tiendra qu'à moi...

ALPHONSINE

Attends, je viens, farceur.

LE GARÇON

Au revoir, Mamzelle Phonsine.

ALPHONSINE

Au revoir, Monsieur Nestor.

(Il disparaît, tandis qu'elle se dirige vers la cuisine.)

SCENE II

ALPHONSINE-FELICIEN

(Félicien descend du perron, il ferme la porte avec précaution, non sans avoir jeté un regard comiquement inquiet à droite et à gauche. Apercevant Alphonsine :

FELICIEN

Psitt ! Psitt ! *(Alphonsine se retourne; il lui fait signe de s'approcher.)*

ALPHONSINE

Monsieur m'appelle ?...

FELICIEN

La baronne n'est pas au jardin ?...

ALPHONSINE

Non, Monsieur. Madame est probablement chez elle.

FELICIEN

Tant mieux. Si elle me demandait, dites que je suis parti de grand matin, n'est-ce pas, Adolphine ?

ALPHONSINE

Pardon, Alphonsine, Monsieur.

FELICIEN

Alphonsine, ah ! oui, c'est vrai. Tenez-vous beaucoup à ce prénom-là ?

ALPHONSINE

Mon Dieu, Monsieur, quand on m'a baptisée, j'avais du sel sur la langue ; je n'aurais pu réclamer.

FELICIEN

Mon parrain s'appelait Félicien ; on m'a appelé Félix, puis Lili. Aujourd'hui, c'est Flic. C'est un nom d'ami... A propos d'amis, où sont-ils passés tous ?

ALPHONSINE

Monsieur le docteur est au sanatorium avec Monsieur le docteur Lemare.

FELICIEN

Dieu me garde de me mettre à leurs trousses... Ça me donne froid dans le dos. Et ma femme, où est-elle ?

ALPHONSINE

Madame Van de Peere est partie en auto.

FELICIEN

Avec le Baron sans doute. Bon débarras. Et cette asperge de Raymond ?

ALPHONSINE

M. de Surville est à la pêche.

FELICIEN *(à part)*

Geneviève est ici, il ne tardera pas à rentrer. Grand nigaud ! *(haut)* Le facteur est-il déjà passé ?

ALPHONSINE

Mais, Monsieur, il est onze heures.

FELICIEN

Onze heures !... Ma montre s'est arrêtée. Elle n'en fait jamais d'autres. Ce sera pour la prochaine tournée... Voici des correspondances à remettre au facteur. *(Il lui remet une liasse de dossiers et de journaux.)* Ce sont des lettres d'affaires très urgentes.

ALPHONSINE

(Prenant la liasse sans regarder) Bien, Monsieur.

FELICIEN

(S'en allant) Si on me demande, dites que je suis allé...

ALPHONSINE

Chez l'apothicaire, bien, Monsieur.

FELICIEN

Vous dites !...

ALPHONSINE

Monsieur me dit cela tous les matins. Il faut croire que Monsieur est bien malade pour devoir acheter tant de pilules.

FELICIEN

Vous êtes une fine mouche, Adolphine.

ALPHONSINE

Alphonsine, Monsieur.

FELICIEN

Vous direz cette fois-ci que je suis allé voir l'heure à la gare... En attendant, vous ferez mes compliments à votre marraine qui vous a dotée d'un fichu nom.

ALPHONSINE

Mais elle est morte, Monsieur.

FELICIEN

Faites-les lui tout de même.
(Il allume un cigare et s'en va en sifflotant.)

ALPHONSINE

(Le rappelant.) Monsieur, la gare est à droite...

FELICIEN

(S'éloignant) Oui, oui, c'est bon.
(Alphonsine hoche la tête en riant. Elle se dirige vers sa cuisine tout en jetant un regard sur la liasse de papiers. Elle s'arrête étonnée, regarde de plus près et s'esclaffe scandalisée.)

ALPHONSINE

— Ah ! l'pourçai, li gros pourçai !...
(Elle part d'un formidable éclat de rire.)

SCENE III

ALPHONSINE, GENEVIEVE

(Geneviève, une corbeille à la main, descend du perron. Elle s'arrête étonnée en voyant rire la cuisinière.)

GENEVIEVE

On est gaie ce matin, Alphonsine.

ALPHONSINE

Oh ! pardon, Madame,... C'est plus fort que moi... Voyez donc ce que M. Van de Peere me charge de remettre au facteur.

GENEVIEVE

(Prenant la liasse de papiers.) Fi ! Quelle horreur ! *(Elle les jette sur la table)* Mais il n'y a pas seulement d'adresse.

ALPHONSINE

(Devenue sérieuse) Il s'est trompé, Madame. Au lieu de me remettre les lettres, il m'a remis les photographies... Pour des portraits, ils sont tapés... *(Elle fait des efforts pour ne pas rire)* Est-il possible que des créatures du Bon Dieu puissent se mettre dans des poses pareilles ? *(Elle éclate de nouveau de rire en balbutiant)* : Pardon, Madame, mais c'est plus fort que moi.

GENEVIEVE

Va, ris, ma fille, ris, si tu en as envie. Ce n'est cependant pas si gai.

ALPHONSINE

Madame a raison. C'est dégoûtant. Il est vrai que si Madame savait à qui cela est destiné...

GENEVIEVE

Je suppose que ce n'est à personne d'ici.

ALPHONSINE

Ah ! non, Madame. C'est pour une demoiselle qui n'habite pas loin, la belle Rosa, comme on dit dans le pays. Elle tient un estaminet : *Au Point de Vue !* Il est joli, le point de vue.

GENEVIEVE

M. Van de Peere la connaît.

ALPHONSINE

Il y est à toute heure. Les villageois le connaissent à cause des tournées qu'il leur paye. La drôlesse collectionne les photographies comme celles-ci. Pour le genre de commerce qu'elle fait, ça peut toujours servir...

GENEVIEVE

C'est bien, Alphonsine.

ALPHONSINE

Je crois devoir prévenir Madame. La donzelle fait circuler le bruit qu'elle accompagne M. Van de Peere à Bruxelles. Il lui montera un commerce. Si Madame Van de Peere le savait...

GENEVIEVE

Ne répétez pas ces choses, Alphonsine.

ALPHONSINE

Je n'ai garde, Madame. Si je préviens Madame, c'est bien pour éviter un scandale...

GENEVIEVE

Où est M. Van de Peere!

ALPHONSINE

Il a dit comme cela: Je vais chez le chef de gare.

GENEVIEVE

Quelle idée!

ALPHONSINE

C'est comme s'il m'avait dit: Je vais chez l'apothicaire, parce que le chef de gare et l'apothicaire, c'est la belle Rosa.

GENEVIEVE

C'est bien lui cela.

ALPHONSINE

Madame, dois-je reprendre les...

GENEVIEVE

Donnez-les moi. Je les lui remettrai moi-même.

ALPHONSINE

(Rassemble les photographies et les remet à Geneviève.) Ah! Madame a bien raison, ce n'est pas propre, mais c'est tout de même rigolo... *(Elle s'en va en pouffant de rire.)*

SCENE IV

GENEVIEVE, puis FELICIEN

(Elle feuillète les photos, fait un geste de dégoût et les jette au fond de sa corbeille.)

GENEVIEVE

Pouah !

FELICIEN

(Paraît à la barrière il la pousse doucement et s'avance d'un air penaud.) Pardon, Geneviève, mais il m'a semblé entendre... *(Devant l'air irrité de Geneviève, il s'arrête de plus en plus décontenancé.)*

GENEVIEVE

(Qui a voulu se fâcher, se déride.) Félicien, mon ami, nous allons nous brouiller. Pourquoi prenez-vous donc cette maison, pour y laisser traîner des ordures pareilles ! *(Elle soulève avec ses ciseaux les photos et les éparpille.)*

FELICIEN

Comment, c'est vous qui les avez ! *(Il les ramasse et les empoche prestement.)* Ah ! ça, qui s'est permis cette incongruité ! Vous montrez ça, à vous, Geneviève, mais c'est une honte, une indignité. Je ne puis vous dire à quel point je suis confus, désolé !...

GENEVIEVE

Devais-je laisser ces horreurs dans les mains d'Alphonsine, qui les aurait montrées à l'office !

FELICIEN

Ça m'était bien égal, mais les voir dans vos mains, quelle saloperie !

Pardonnez-moi, Geneviève. Vous le savez, vous n'avez pas d'ami plus respectueux que moi. Mon estime et mon admiration vous mettent au-dessus de toutes. Vous êtes la seule femme à laquelle je crois encore. Je ne tolérerais rien qui pût offenser cette espèce de culte que j'ai pour vous. Aussi, jugez de mon désespoir d'avoir moi-même profané... Ah ! je la repincerai cette coquine !

GENEVIEVE

De qui parlez-vous !

FELICIEN

Mais de cette nigaude de cuisinière qui aurait bien pu me rendre à moi-même mes photos.

GENEVIEVE

Je croyais qu'il s'agissait de Mademoiselle Rosa.

FELICIEN

(Prenant les allures d'un gosse qu'on gronde.) Ah ! c'est complet. Ça y est. Elle sait tout.

GENEVIEVE

Félicien, vous êtes en train de faire des sottises. Vous êtes à un âge où on les pardonne difficilement.

FELICIEN

Je vous assure.

GENEVIEVE

Je sais tout. Betsy peut aussi tout apprendre. Vos fréquentes visites au « Point de Vue » n'échappent à personne.

FELICIEN

Ma femme s'en moque.

GENEVIEVE

Ne dites pas cela. Je serais navrée que votre séjour ici se terminât aussi mal.

FELICIEN

Je vous jure, Geneviève, que vous faites erreur. On me prête un « point de vue ».

GENEVIEVE

C'est vous qui vous trompez de « point de vue »... Enfin, vous voilà averti. Marchez droit. Vous avez l'âge de raison.

FELICIEN

Je sais, vous êtes implacable sous ce rapport. Vous n'admettez ni faute, ni erreur. Vous ignorez encore tant de choses dans la vie. Vous la voyez du haut de votre beau caractère et vous nous dominez tous : Charles, Raymond, Betsy, tous, vous dis-je. Mais ne soyez pas trop rude à un pauvre diable comme moi. Quand j'ai atteint l'âge de raison, j'étais probablement distrait ; il est passé sans que je m'en aperçoive. Maintenant, j'attends qu'il revienne quand je rentrerai en enfance.

GENEVIEVE

Incorrigible.

FELICIEN

Vous ne m'en voulez pas trop ?

GENEVIEVE

Je vous en voudrais si vous continuez à gâcher la paix de votre ménage.

FELICIEN

(Haussant les épaules.) La paix de mon ménage, laissez donc... Dites, elles sont un peu nature, mes photos.

GENEVIEVE

Elles sont écœurantes.

FELICIEN

Tout le monde n'en dira pas autant... Elles vont avoir un succès fou... Allons ! Je me trotte. A tout à l'heure, et sans rancune, hein. Je vais porter moi-même mon courrier au bureau de poste.

GENEVIEVE

Compliment au chef de gare *(Félicien s'arrête)* à moins que ce ne soit à l'apothicaire. *(Il disparait sans mot dire.*

(Geneviève reprend sa corbeille, la secoue en la retournant comme si elle avait été souillée par le contact des photos et se dirige vers le jardin.)

SCENE V

GENEVIEVE-RAYMOND

(Raymond vient par une issue de la gauche ; il porte un élégant costume de pêcheur ; il dépose ligne et épuisette sur la table.)

RAYMOND

Bonjour, Geneviève.

GENEVIEVE

Déjà de retour. Avez-vous fait bonne pêche ?

RAYMOND. *(Avec dédain.)*

Voyez vous même.

GENEVIEVE

Ah ! les pauvres petits, comme ils doivent s'ennuyer tout seuls là-dedans. Et c'est ainsi tous les jours... M. de Surville, vous êtes un pêcheur tenace. Vous voulez faire mentir le proverbe : Tant va la ligne à l'eau qu'à la fin elle se brise.

RAYMOND

Ne riez pas, Geneviève. Si vous saviez à quel point la pêche me passionne. Pendant des heures, la ligne en main, j'attends ; le bouchon tremble sur l'eau ; il plonge ; ;le poisson a mordu, il s'est laissé tenter ; il faut exciter sa convoitise, l'entrainer à sa perte ; il a échappé à la morsure de l'hameçon ; il revient comme une belle qui fait la coquette ; il mord ; ; cette fois, le liège disparait ; ma proie est prise, il me reste d'un coup sec et adroit à vaincre une dernière résistance et à l'amener pantelant jusqu'à moi. Ah ! vraiment, c'est d'un palpitant. C'est une tranche de vie, dirait Bourget.

GENEVIEVE

C'est cela, vous êtes le psychologue de l'hameçon, le Lovelace de l'ablette, le Don Juan de la truite !!

RAYMOND

Oh ! pas tant de choses à la fois !

GENEVIEVE

Vous n'en avez pas moins rénové l'art de la pêche. Vous venez de l'élever à la hauteur du plus noble des sports. Au fond, les poissons ne doivent pas vous voir d'un œil bien inquiet. Vous les flattez. Vous leur faites, seigneur, en les péchant, beaucoup d'honneur, et je gage qu'ils doivent mettre un certain amour-propre à répondre à vos séduisants amorçages !

RAYMOND

Je crois que vous raillez.

GENEVIEVE

Et dans quelle tenue leur faites-vous visite ! Un modèle de chic et d'élégance, le dernier cri de la saison. Mais, j'y pense, grands dieux ! Comment faites vous pour tripoter les... asticots ?

RAYMOND *(avec dignité)*

J'ai des gants pour cela !

GENEVIEVE

Ah ! Je respire. A ce compte, la pêche peut devenir un sport de salon ! Vous le lancez. Qui sait, il remplacera peut-être le fox-trott et le two-step. A quand le vernissage de l'aquarium ? Je retiens une canne à pêche !

RAYMOND

Ah ! Geneviève, vous êtes adorable quand vous persiflez ainsi. Si je vous prenais au mot.

GENEVIEVE

Vraiment !

RAYMOND

Pourquoi attendre cet hiver pour commencer votre initiation ? Il y a ici, aux bords de l'Amblève, des coins délicieux où vous ferez plus agréablement votre apprentissage. Je serai pour vous un professeur discret, habile..

GENEVIEVE

Hélas ! mon pauvre ami. Vous vous trompez de poisson ! Je ne mords pas.

RAYMOND *(jouant l'étonnement)*

Geneviève, qu'est-ce qui vous permet de croire ?...

GENEVIEVE

Brisons-là. Vous comprenez, mon cher ami, que si je vous laisse aller, c'est parce que je vous trouve parfaitement inoffensif. Vous perdez votre temps...

RAYMOND

Vous vous méprenez...

GENEVIEVE

Retournez à vos asticots et réservez aux truites vos déclarations enflammées ; elles seront peut-être assez bonnes filles pour mordre à votre hameçon.

Cela dit, je prends mes jambes à mon cou et je vous fais, pêcheur en eau trouble. *(Elle se dirige vers la grille.)*

RAYMOND

Je vous en supplie, ne restons pas sur ce malentendu !

GENEVIEVE

Il n'y a pas de malentendu. Je vous préviens qu'à une nouvelle tentative de ce genre, je répondrai d'autre façon. Est-ce compris ?

RAYMOND *(Dépité)*

Si vous y tenez absolument. Le docteur n'est pas là ?

GENEVIEVE

Vous le savez, personne n'est à la villa. Si vous vous imaginez que votre subite passion pour la pêche donne le change, malgré tout votre attirail... Félicien m'a ouvert les yeux, je ne prenais pas garde à votre manège, il m'intéresse si peu.

RAYMOND

Il n'y a pas de manège.

GENEVIEVE

La solitude est mauvaise conseillère. Retournez à la pêche et accompagnez vos amis qui doivent tenir à votre spirituelle compagnie.

RAYMOND *(Avec une intention méchante)*

Qui sait ?

GENEVIEVE

Que voulez-vous dire ?

RAYMOND

Je ne crois pas que votre père, tout occupé par le docteur Lemare, puisse tenir à ma compagnie. Je n'ai qu'à sortir avec Félicien pour qu'il me sème au premier coin de rue. Charles et Betsy filent en auto toute une journée ; ils ne reparaissent qu'aux heures des repas avec un appétit... suspect ; je ne sais comment vous dire, mais...

GENEVIEVE

Dites donc, puisque vous en mourez d'envie.

RAYMOND

C'est ennuyeux à dire, surtout à vous, la femme de Charles, mais puisque vous m'y forcez...

GENEVIEVE

La femme de Charles vous écoute.

RAYMOND

Je me suis offert de les accompagner tant par dévouement pour vous que pour ce bon Elie. Savez-vous ce que cette exquise Madame Van de Peere a répondu ? Rouler à deux, c'est grisant ; à trois, c'est rasant.

GENEVIEVE

Et c'est là ce secret plein d'horreur ! Raté, mon ami, tout à fait raté !

RAYMOND

Quelle intention me prêtez-vous encore ? Je vous explique pourquoi je...

GENEVIEVE

Ai-je l'air d'une femme jalouse, mon cher ?

RAYMOND *(Avec intention)*

Ah !! bien ! C'est tout ce que je désirais savoir... Maintenant, je suis fixé.

GENEVIEVE

(Se pince les lèvres, réfléchit un instant, va répondre, mais comme elle voit Alphonsine qui traverse la scène, elle dit d'un ton dégagé :)

Vous oubliez l'heure du déjeuner. Dans quelques instants, tout le monde sera ici.

RAYMOND

Le temps de changer de tenue, et je suis à vous.

(Geneviève s'éloigne.)

(Il la regarde partir longuement, puis tout en réfléchissant, il tire une cigarette de son étui et siffle sur l'air : « L'amour est enfant de Bohème. » Il allume sa cigarette, chante tout haut le dernier vers :)

Et si tu m'aimes, prends garde à toi

(D'un pas décidé, il gravit les marches du perron et disparaît.)

(Entretemps, Alphonsine est rentrée. Un bruit de voix sur la route. Elle va ouvrir la barrière.)

SCENE VI

ALPHONSINE

LE Dr RAMBERT-BERNARD

ALPHONSINE

Bonjour, Monsieur le docteur.

Le Dr RAMBERT

Bonjour, Alphonsine. Il viendra tantôt une personne pour moi. Prévenez-moi tout de suite.

ALPHONSINE

Mais Monsieur, si j'introduis, je serai encore grondée par Madame la Baronne.

Le Dr RAMBERT

Ta, ta. Geneviève n'admettrait pas que des gens malades, qui ont fait des heures de route pour venir au dispensaire, soient forcés de s'en retourner sans me voir sous prétexte que l'heure des visites est passée.

ALPHONSINE

Mais si Monsieur l'entend ainsi, ils viendront tous ici.

Je trouve que Madame Geneviève a raison...

Le Dr RAMBERT

En attendant, fais comme je te dis. Je me charge du reste.

(Alphonsine s'en va en faisant un geste de désapprobation.)

SCENE VII

LE Dr RAMBERT-BERNARD

Le Dr RAMBERT

Voilà ma fille tout entière. Elle veille sur mon repos. Elle s'imagine que je me surmène. Elle ligue contre moi jusqu'à mes domestiques.

Figurez-vous que cette brave Alphonsine tient note de mes faits et gestes pour en faire rapport à Bruxelles ! On me traite vraiment comme un enfant.

BERNARD

Votre dévouement vous entrainerait trop loin, cher maître. Depuis que je vous ai vu à l'œuvre au milieu de vos malades, je ne m'étonne pas que la tendre vigilance de votre fille s'inquiète d'un excès de travail...

Le Dr RAMBERT

Comment ! vous aussi ?... Vous me ferez le plaisir de ne pas conspirer avec les autres. Il ne manquerait plus que cela. Il sera encore temps de me reposer quand je serai tout à fait gâteux. Asseyons-nous ici, Bernard. On préviendra de notre arrivée... *(Ils s'asseient sous l'arbre.)*

BERNARD

Que je suis heureux de retrouver chez vous la même passion de la science dont vous avez allumé en nous l'étincelle sacrée. Je revois mon ancien professeur.

Le Dr RAMBERT

L'étude fut la plus grande, la seule passion de ma vie. Plus j'avance en âge, plus je constate que le travail laisse seul des satisfactions durables. Les plaisirs nous aident peut-être à vivre, mais ils ne laissent pas plus de trace que le parfum des fleurs qui nous environnent. Même quand nos recherches ne sont pas couronnées par la découverte de la vérité totale, nous aidant à nous en approcher et à perfectionner nos moyens d'investigation... Mais j'ai l'air de vous réciter « La Nouvelle Idole ».

BERNARD

Il me semble, à vous entendre, que j'ai toujours vingt-cinq ans et me voici reporté au temps où vous faisiez jaillir en nous les sources vives de l'enthousiasme et de la foi.

Le Dr RAMBERT

J'ai eu, depuis, un grand bonheur, le plus grand bonheur qui puisse être départi à un homme de ma trempe, s'il faut en croire Renan : J'ai pu réaliser à l'âge mûr le rêve de ma jeunesse.

BERNARD

Ah ! oui, le sanatorium de Stoumont.

Le Dr RAMBERT

Jusqu'à ce jour, mes études sur l'origine et le développement du cancer avaient été entravées par l'impossibilité où j'étais de prendre le mal à sa naissance, d'en suivre le processus et d'y appliquer ma thérapeutique. J'en étais réduit aux cas souvent désespérés que je rencontrais au hasard des cliniques. Grâce à mon hôpital pour cancéreux, je puis, sinon guérir, du moins prévenir et enrayer le mal. Vous avez vu quelques-uns de mes malades. N'est-ce pas que j'ai le droit d'espérer les plus beaux résultats de mes recherches.

BERNARD

J'ai la conviction que vous êtes à la veille d'une découverte qui révolutionnera la science. Votre nom s'inscrira à côté de ceux de Pasteur et de Roux.

Le Dr RAMBERT

Oh ! là, tout doux... Je ne suis plus à l'âge où les fumées de la gloire grisent. Il me suffit d'avoir été utile à mes semblables et voilà tout. Quant à ma récompense, elle est tout entière dans la joie de la découverte. Je la pressens et je l'attends. J'ai donné toute une vie de travail pour ce moment-là... Mais il ne s'agit pas seulement de moi. Je suis en ce moment même assailli par un souci que je veux vous confier.

(Le Dr Rambert change de place et invite Bernard à l'imiter, afin de n'être pas entendu.)

BERNARD

Un souci, dites-vous ?

Le Dr RAMBERT

Quand avez-vous quitté le pays ? Il y a six ans, je crois.

BERNARD

Il y a six ans et demi.

Le Dr RAMBERT

Excusez-moi si je vous pose cette question, mais en dehors de mes travaux, je brouille un peu les dates. La vie réelle a peu compté à mes yeux. Je crains qu'elle ne se venge.

BERNARD

Que dites-vous ?

Le Dr RAMBERT

Vous allez comprendre. Quelque temps après votre départ, je reçus un jour la visite d'un jeune homme, de la Faculté de Droit, qui venait me demander de le

mettre au courant des dernières découvertes sur le cancer. Pour expliquer cette curiosité, il m'apprit que sa mère était morte de ce terrible mal. Il aurait voulu savoir s'il eût été possible de la sauver. Je n'eus aucune peine à lui démontrer le contraire. Au cours des nombreux entretiens que nous eûmes à ce sujet, je lui fis part du rêve que je caressais depuis des années. Si ce projet se réalisait, peut-être y aurait-il une chance de lutter contre l'implacable maladie à laquelle sa mère avait succombé. Ce jeune homme était intelligent, sensible. Il vibrait aux généreuses idées. Il se passionna pour la mienne. Et nous nous mîmes à bâtir des hôpitaux en Espagne. Du moins le croyais-je. Doué d'un sens plus pratique, mon jeune ami ne tarda pas à mettre mon projet sur pied. Non seulement, il m'apporta les plans, l'immeuble, un vieux château de transformation facile, mais même les capitaux dont les intérêts suffisaient à assurer des services en attendant la clientèle. J'acceptai d'enthousiasme.

BERNARD

Qui n'aurait accepté un don aussi magnifique ?

LE Dr RAMBERT

Attendez. Je ne vous ai pas dit le nom du donataire...

BERNARD

En effet.

LE Dr RAMBERT

C'était Charles d'Aufraine.

BERNARD

Votre gendre !

LE Dr RAMBERT

Une autre personne avait collaboré à cette œuvre : Geneviève. Sans le savoir peut-être, elle l'avait inspirée. Quand Charles d'Aufraine m'offrit son généreux concours, sans s'en rendre compte, il obéissait autant au désir de servir mes buts scientifiques que de plaire à celle qu'il avait vue si enthousiaste de mes projets. J'en eus la preuve plus tard, quand il me demanda la main de ma fille.

BERNARD

Et Geneviève accepta tout de suite !

LE Dr RAMBERT

Oui.

BERNARD

Elle l'aimait donc ? Tout était pour le mieux.

LE Dr RAMBERT

Je le crus, moi aussi. Et au comble de mes vœux, je me plongeai dans le travail, fermé, insensible à tout ce qui n'était pas mon œuvre. Le réveil est cruel.

BERNARD

Que dites-vous ?

LE Dr RAMBERT

J'ai peur que Geneviève n'aime pas son mari.

BERNARD

(cachant à peine son émotion)

Elle ne l'aime pas ?... *(Silence.)* Mais non, vous vous trompez, votre esprit subitement inquiet voit les choses au pis. Charles est un beau garçon, aimable, délicat. Sa fortune lui permet d'offrir à une femme toutes les satisfactions possibles : le luxe, le plaisir, un grand nom. Ce sont cadeaux qui comptent dans une corbeille de noce...

LE Dr RAMBERT

Vous la connaissez mal... Dans toute la splendeur qui l'environne, Geneviève n'est pas heureuse, j'en ai la certitude. Il suffit pour m'en convaincre de voir avec quelle fébrile impatience elle saisit toutes les occasions pour accourir ici. Presqu'à l'insu de son mari, elle m'est souvent arrivée, cachant mal ses larmes. A tout instant, il lui échappe des paroles d'amertume et de dégoût sur le monde au milieu duquel elle vit. Et Dieu sait cependant si elle me ferme son cœur. Qui lirais-je s'il m'était ouvert ?...

BERNARD

Cher maître, vous vous alarmez à tort. Toute femme traverse une crise de ce genre. Geneviève peut ne pas être aussi heureuse qu'aux premiers jours. Son milieu la froisse, l'écœure peut-être. Je ne m'en étonne d'ailleurs pas. Mais si, contrairement à vos craintes, elle aime son mari...

LE Dr RAMBERT

Si elle aime son mari... Voilà ce que je désire savoir, et c'est à votre aide que je fais appel.

(Il lui prend les mains et parle à voix presque basse.)

BERNARD

A mon aide !

LE Dr RAMBERT

Oui... Devant moi, elle se surveille, elle se domine... en un mot, elle m'échappe. Le secret de son cœur me sera à jamais caché. Mais à vous, son ancien compagnon d'études, presque son ami d'enfance, elle se confiera peut-être. Et alors, je saurai si Geneviève en épousant Charles n'a pas voulu payer du don d'elle-même le geste généreux qu'il a eu pour mon œuvre. *(La voix brisée)* Ce serait navrant, n'est-ce pas, que le rachat de tant de vies humaines devrait coûter le bonheur de ma pauvre enfant... Bernard, vous avez pour Geneviève une affection profonde...

BERNARD *(gravement)*

Oui, profonde.

LE Dr RAMBERT

C'est sur cette affection que je compte. Aidez-moi, secourez votre pauvre vieux

maître qui ne sait où donner tête et sur lequel la vie se venge d'avoir été méconnue.

BERNARD

Je suis touché... Vous m'avez ému, mais...

LE Dr RAMBERT

Nous serons à deux pour défendre son bonheur. Vous êtes le seul homme à qui je puisse ainsi ouvrir mon cœur. Acceptez.

BERNARD

Soit, j'accepte...

(Geneviève paraît au fond.)

LE Dr RAMBERT *(d'un air dégagé)*

Le cancer, voyez-vous, mon cher ami, doit être découvert à sa naissance. Dès qu'il est diagnostiqué, c'est trop tard. Il est déjà incurable. C'est là que je veux en venir : atteindre le germe, l'identifier, le tuer ou l'enrayer. Tout est là.

(Geneviève paraît, des roses débordant de sa corbeille, un grand chapeau de soleil rejeté sur la nuque. Vision de grâce et de fraîcheur.)

SCENE VIII

LE Dr RAMBERT, BERNARD, GENEVIEVE, puis ALPHONSINE

GENEVIEVE

Encore de la charpie, toujours de la charpie, quand il fait si beau. Bonjour, papa. *(Elle embrasse son père et serre la main de Bernard.)* On est à l'heure, aujourd'hui.

LE Dr RAMBERT

Aujourd'hui... mais c'est grâce à Bernard.

GENEVIEVE

Le contraire m'eut étonné... Quand tu es là-bas, tu oublies tout, amis, famille, estomac.

LE Dr RAMBERT

C'est cela, tu as un monstre de père.

GENEVIEVE

Je vous en fais juge, Bernard... Pour l'avoir à Bruxelles, il faut montrer la croix et la bannière, et encore n'y reste-t-il que quelques heures. Il est à peine arrivé qu'il parle de repartir.

LE Dr RAMBERT

Allons, voyons, tu sais bien qu'on a besoin de moi ici. Il y a tant à faire.

GENEVIEVE

Avoue que tu t'ennuies mortellement chez nous. Je te comprends d'ailleurs.

Le Dr RAMBERT

Geneviève, je n'aime pas de t'entendre parler ainsi. Tu as un intérieur charmant. Charles t'entoure de toutes les attentions, de tous les agréments imaginables. Ta vie est une succession de fêtes et de réjouissances. Tu n'as pas le droit de te plaindre.

D'ailleurs, Bernard ira te voir et il se rendra compte par lui-même.

GENEVIEVE

Je connais Bernard, papa. Je doute fort qu'il trouve dans mon milieu de quoi l'intéresser et le distraire. Je voudrais t'y voir huit jour, toi.

LE Dr RAMBERT

A! je ton âge, moi ! Tu es une enfant gâtée, voilà tout. Vous verrez cela, Bernard.

BERNARD

Que Geneviève y prenne garde : je sors de la brousse, moi. Je suis assoiffé de luxe et de plaisir... Quand j'aurai pris pied chez vous, je serai capable de faire comme l'Européen qui ayant planté son fanion sur un sol soi-disant inexploré, s'écrie : J'y suis, j'y reste.

GENEVIEVE

Venez, Monsieur le Congolais. Nous serons deux à nous ennuyer, voilà tout.

LE Dr RAMBERT

Nous n'en tirerons rien d'autre. *(Un coup de cloche.)*

(Alphonsine paraît. Une Ardennaise entre qu'Alphonsine fait passer vers la gauche. Le docteur Rambert qui l'aperçoit, va vivement au devant d'elle.)

ALPHONSINE

Monsieur le docteur, la personne est là...

LE Dr RAMBERT

Fort bien, j'y vais...

GENEVIEVE

Qu'y a-t-il ?

Le Dr RAMBERT

Rien, un message de l'hôpital sans doute... J'expédie cet importun... *(Il fait signe à Alphonsine de se taire.)* Bernard, je suis à vous dans cinq minutes.

(Il s'éloigne rapidement, suivi d'Alphonsine, qui enlève la corbeille de roses.)

SCENE IX

GENEVIEVE, BERNARD

GENEVIEVE

C'est ici l'endroit où mon père se repose. *(Offrant un fauteuil à Bernard.)* Quand je suis loin de lui, c'est ici que je me le représente, lisant ou méditant à la tombée du soir.

BERNARD

C'est charmant. Rien ne repose l'esprit et ne calme le sang comme ces grands espaces où les êtres et les choses semblent simplifiés par l'éloignement.

GENEVIEVE

C'est en face de cette forte et sereine

Oui
nature que l'on comprend le vide et la vanité de certaines vies.

BERNARD

N'est-ce pas parce que vous ne les regardez pas d'assez haut ?

GENEVIEVE

Le pourrais-je, y étant mêlée moi-même. Ah ! si je pouvais m'enfuir... Comme elle me répugne cette existence oisive qu'on cherche à remplir de mille obligations qui finissent par devenir les plus intolérables servitudes. Vous voudriez être chez vous tranquille : il faut recevoir, sortir, plastronner. Vous éprouvez le besoin de vous recueillir, de vous ressaisir. L'importante curiosité de vos chères amies épie et viole vos rêveries les plus intimes. Vous êtes triste, malade, nerveuse. Vous n'en avez pas le droit et pour ne pas donner lieu aux moqueries aux sous-entendus, aux calomnies peut-être, il faut sourire, il faut grimacer, tandis que votre mal s'ulcère en dedans. Oh ! je les hais, je les hais... Mais, pardon Bernard. (*Se calmant*) Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela... Des folies... Je bavarde, alors que c'est vous qui devriez me raconter vos souvenirs... Vous au moins, vous avez dû avoir de belles sensations de vie libre.

BERNARD

C'est ce qui vous trompe, Geneviève. J'ai vu ce que l'on peut voir ici ; de la misère, de la souffrance. Les plus grands événements de ma vie, c'était la rencontre d'un camarade d'école avec lequel je pouvais parler pendant quelques heures d'autrefois, une chasse à l'éléphant ou au léopard qui me laissait fourbu le soir sous la tente, une mutinerie de porteurs qui nous forçait à nous défendre à coups de fusil... Et voilà tout. Ma vie s'écoulait dans la désolante monotonie de la brousse.

GENEVIEVE

Mais vous étiez utile, vous.

BERNARD

Oui, il y avait quelque chose qui me soutenait, me stimulait. Au bout de chaque étape, de malheureux noirs grelottants de fièvre ou terrassés par la maladie du sommeil, m'attendaient comme leur dernier espoir de salut... Quelle joie d'arriver assez tôt pour arracher l'un de ces misérables à la mort !

GENEVIEVE

Ce doit être beau d'avoir ainsi une tâche à remplir, de s'y dévouer corps et âme ! Je comprends maintenant pourquoi vous êtes parti pour le Congo.

BERNARD

Ne vous méprenez pas. Je suis parti à la fois par curiosité et par nécessité. Par curiosité, pour étudier sur place les phénomènes de la maladie du sommeil ; par nécessité, pour échapper à l'existence morne et [illegible] de [illegible] qui de[illegible]. J'ai peut-être eu tort ?

GENEVIEVE (*songeuse*)

Peut-être...

BERNARD

J'ai vu plus haut... Ambition stupide. Il y a tant de grandes choses à faire autour de soi, quand on le veut !

GENEVIEVE

Mais il y a aussi tant d'erreurs, de préjugés et de mensonges qui se liguent pour vous empêcher de prendre contact avec la même réalité, tant de lâcheté qui vous paralyse quand il s'agit de passer des principes aux actes.

BERNARD

C'est vous, Geneviève, que j'entends parler ainsi !

GENEVIEVE

Cela vous étonne ?... La Geneviève que vous avez connue jadis est bien loin ! Elle qui n'avait vécu que dans les livres, elle a vu la vie de près. (*Changeant de ton*) Ah ! par exemple, en voilà des histoires ! Je vous dis là des choses que je n'ai jamais dites à personne. Il me semble que je retrouve mon vieux compagnon d'études, celui à qui j'avais tant de plaisir à confier toutes mes impressions... Il n'a pas trop changé malgré les années. Laissez voir : un peu grossi peut-être, le teint bruni, quelques mèches grises çà et là, et un air de gravité qui en imposerait à toute autre que moi... Vous n'avez vraiment pas changé.

BERNARD

Vous me le faites croire... Il n'en est pas de même de vous, Geneviève... Au lieu de la petite étudiante de jadis, si simplement et si joliment attifée dont j'ai emporté le souvenir là-bas, je retrouve une femme accomplie, une grande dame même... Si flatteuse que soit cette transformation pour vous, Geneviève, je la regrette pour moi.

GENEVIEVE

Et pourquoi donc ?

BERNARD

Parce qu'elle me dit que le passé n'est plus.

GENEVIEVE

Depuis que vous êtes là, il me semble qu'il renaît... Tenez, vous souvenez-vous des ruses [illegible] nous devions trouver pour décider papa à quitter son cabinet de travail ?

BERNARD

Ah ! oui, nous nous mettions à deux pour lui [illegible] presque de force son [illegible], et tandis qu'il se débattait d'un côté, de l'autre il [illegible] au passage l'un ou l'autre [illegible] qu'il glissait dans sa poche.

GENEVIEVE

Nous allions à la campagne et, le laissant à sa lecture, à l'écart, nous errions à l'aventure, par monts et par vaux. Les passants nous prenaient pour des amoureux et souriaient...

BERNARD

Qu'eussent-ils dit s'ils nous avaient entendus disserter de la cause première, du libre examen ou de l'impératif catégorique ?...

Pendant que nous jetions au vent de graves formules philosophiques, nos yeux ne voyaient pas le miracle de joie et de beauté qui s'accomplissait autour de nous. Vainement, la nature se parait de mille teintes pour nous accueillir, la lumière tachetait d'or le chemin creux, les feuillages emplis d'oiseaux vibraient d'allégresse, des senteurs parfumées montaient des sous-bois...

GENEVIEVE

Et nous, nous jonglions avec les idées, nous nous passionnions par un cliquetis de mots, heureux de nous sentir vivre dans l'ivresse de notre jeune intelligence.

BERNARD

Vous souvenez-vous de ce jour où, au détour d'un sentier, nous dérangeâmes un couple d'amoureux qui s'embrassaient.

GENEVIEVE

Le bruit de nos pas les avait interrompus. Quand ils nous virent arriver, ils se remirent de leur émoi et elle se borna à dire : « Ce sont des amoureux ! » Ce que cela nous fit rire !...

BERNARD *(Lentement.)*

Oui, cela nous fit rire..

GENEVIEVE

Et vous souvenez-vous aussi de la dernière soirée que nous passâmes ensemble ?

BERNARD

Si je m'en souviens !...

GENEVIEVE

Sans même nous en avoir informés, vous partiez pour le Congo...

BERNARD

Votre père était au courant de mes projets. Mais il les avait oubliés...

GENEVIEVE

Pauvre père !

BERNARD

Je revois notre soirée d'adieu... Le docteur était assis devant sa grande table couverte de livres. Vous étiez à ses côtés. Moi, en face...

GENEVIEVE

Comme d'habitude.

BERNARD

Pour la première fois, depuis tant d'années, nous parlions de nous-mêmes. Les entretiens philosophiques étaient suspendus. Votre père s'intéressait à mes projets. Une véritable affection se révélait dans ses paroles. Avant de me quitter, il m'embrassa tendrement, et vous-même, Geneviève, vous mîtes ce soir-là plus de cordialité dans votre pression de main... J'ai emporté au fond de mon cœur le souvenir de cette heure d'intimité. Que de fois ne l'ai-je pas évoqué, perdu au milieu de la brousse, berçant mon rêve aux mille bruits mystérieux des nuits tropicales, et dans ces heures troublantes où l'on perd la notion du réel, plongé en quelque sorte dans l'infini de l'espace étoilé, je me suis parfois posé des questions... Je n'ai jamais si bien compris le sentiment de l'irréparable..

A quoi bon rappeler tout cela ! Ne nous penchons pas sur le passé dont il n'est au pouvoir de personne de ranimer la flamme éteinte.

GENEVIEVE. *(Rêveuse.)*

Le passé est parfois plus près de nous que le présent...

BERNARD. *(Brusquement.)*

Voulez-vous savoir quand j'ai reçu la nouvelle de votre mariage ? J'étais en exploration à l'intérieur des terres. Votre lettre m'attendait à Léopoldville depuis trois mois.

GENEVIEVE

Quand vos félicitations nous sont parvenues, nous rentrions de voyage. Nous étions mariés depuis six mois... Votre silence nous avait beaucoup intrigués, papa et moi. Nous ne savions à quoi l'attribuer. Jugez de notre joie en recevant de vos nouvelles !

BERNARD

Vous êtes trop bonne, Geneviève...

GENEVIEVE

Charles, qui vous connaissait un peu, en fut tout heureux aussi... C'est un excellent garçon, Charles, très simple, très intelligent... Vous le connaissez à peine...

BERNARD

Nous ne nous rencontrions guère.

GENEVIEVE

S'il a l'air un peu... maniéré, recherché, c'est de surface. Il sait très bien s'intéresser aux choses sérieuses... Mais oui, je vous assure...

BERNARD

Je le crois sans peine.

GENEVIEVE

Dans un autre milieu, il se transformerait... Il lui faudrait un ami tel que vous.

BERNARD

Geneviève, vous me flattez.

GENEVIEVE

Combien de temps nous restez-vous ?

BERNARD

Cinq à six mois.

GENEVIEVE

Vous ne pensez pas à retourner là-bas ?

BERNARD

J'y suis résolu.

GENEVIEVE

Allons donc. Nous verrons cela. Croyez-vous que nous laisserons partir ainsi un ami que nous retrouvons après tant d'années d'absence.

BERNARD. *(Gravement.)*

Si vous êtes bonne, Geneviève, vous n'insisterez pas.

(Geneviève le regarde étonnée. Raymond, en élégant costume clair, col ouvert sur la poitrine, descend du perron.)

SCENE X

GENEVIEVE, BERNARD, RAYMOND

RAYMOND

Pardon, je trouble un tête à tête. *(Il fait mine de s'en aller.)*

GENEVIEVE

Pas du tout, vous arrivez juste à point. M. le docteur Lemare devait s'ennuyer avec une pauvre femme telle que moi. Il sera enchanté de trouver à qui parler.

BERNARD

Oh ! Geneviève.

RAYMOND

Je suis persuadé que M. Lemare préfère la compagnie d'une jolie femme, et il doit s'y connaître, lui qui en a vu de toutes les couleurs...

BERNARD

Je ne suis allé au Congo que pour cela.

GENEVIEVE. *(Riant.)*

Bernard, si vous vous confessez à M. de Surville, n'oubliez pas que vous vous confessez au diable. A tantôt...

RAYMOND

Rassurez-vous. Je serai bon diable. *(Elle sort.)*

SCENE XI

RAMOND, BERNARD.

(Les deux hommes arpentent la scène en causant.)

RAYMOND *(Après un silence.)*

Vous avez beaucoup connu les Rambert ?

BERNARD

Beaucoup.

RAYMOND

Ami d'enfance ?

RAYMOND

Je fréquentais chez le docteur Rambert, mon professeur, qui m'avait pris en affection et ouvert sa maison.

RAYMOND *(D'un air détaché.)*

Alors vous fûtes amoureux de sa fille ?

BERNARD. *(Sursautant.)*

Amoureux ! Quelle idée !

RAYMOND

Mais oui, comme tout le monde. Peut-on approcher de ce beau brin de femme sans en être amoureux !

BERNARD

Ah !

RAYMOND

Je m'y connais. Ce doit être une maîtresse délicieuse. A condition de savoir s'y prendre. Entre nous, ce n'est pas le cas pour ce pauvre Charles.

BERNARD

Vraiment.

RAYMOND

Il néglige sa femme et il a tort... Heureusement, les amis sont là... Nous sommes à plusieurs à attendre le moment psychologique. Beaucoup sont partis découragés. Flic reste, mais sans espoir. Quant à moi, je ne renonce pas encore. Ce serait la première fois que je perdrais mon temps. J'attends mon heure... et pour tuer le temps, je pêche à la ligne. Alors, vous aussi, vous allez poser votre candidature ?

BERNARD

Comme vous y allez !

RAYMOND

Avant un mois, vous en pincerez pour la baronne... si ce n'est déjà fait... Moi, ça m'est venu comme ceci... Il y avait bal chez les Fumals... Le baron et la baronne d'Aufraine en étaient. La belle Geneviève, dans toute sa splendeur, semblait un beau fruit.

BERNARD

Défendu...

RAYMOND

Le vieux d'Aumière, le plus grand connaisseur de femmes, fit une apparition à la fête. Il lorgna la baronne et après l'avoir pelotée des yeux, il déclara : C'est un morceau de roi. Du coup, je tombai amoureux. Il y a de cela deux ans.

BERNARD

Je vois, c'est la grande passion.

RAYMOND

J'attends que le fruit tombe.

BERNARD

Vous attendrez sous l'orme.

RAYMOND

Vous me tiendrez compagnie.

BERNARD

Je vais peut-être vous étonner, Monsieur, mais, malgré l'avis autorisé de votre vieux peloteur, *(Raymond fait un geste scandalisé)* je ne suis et ne serai pas amoureux de Madame d'Aufraine... Je ne participerai donc pas au match qui se joue en ce moment ici et me bornerai à profiter en ami loyal de l'hospitalité qui m'est offerte.

RAYMOND

Si Charles vous entendait, il ne serait pas flatté... Vous ne faites guère honneur au superbe morceau qu'il vous permet d'admirer et de convoiter un peu.

BERNARD

Dans certaines régions d'Afrique, les chefs de tribus se trouvent offensés quand le blanc refuse de partager la couche de ses femmes ou de ses filles. En êtes-vous là ?

RAYMOND

L'hospitalité serait trop écossaise.

BERNARD

Comment concevez-vous alors qu'un mari vous remercie du soin que vous mettez à lui prendre sa femme.

RAYMOND

Oh ! Vous n':tes guère à la page, mon cher. Voyez donc si ce brave Flic s'offusque de la cour d'enfer que Charles fait à sa femme. Ils ne marchent pas ces deux là, ils roulent. De quel droit d'Aufraine serait-il plus exigeant ?

BERNARD

Alors, il ferme les yeux.

RAYMOND

C'est un homme du monde. Il sait vivre.

BERNARD

Il ne doit pas être fort inquiet. Vous perdez votre temps.

RAYMOND

C'est à voir.

BERNARD

Geneviève est à l'abri de vos assauts.

RAYMOND

Vous vous en portez garant.

BERNARD

Sans aucune hésitation.

RAYMOND

Nous en reparlerons cet hiver, mon cher... Nous nous rencontrerons... J'aurai l'occasion de vous rappeler qu'il ne faut jamais jurer de rien... en amour.

BERNARD

Je vous rappellerai, moi, que votre fatuité dépasse les bornes...

RAYMOND

Après tout, qu'est-ce que cela peut vous faire ?...

BERNARD *(qui parvient à peine à cacher son irritation)*

Ce que cela peut me faire ?... Mais votre façon de juger les femmes est intolérable et je suis indigné. *(Trompe. d'auto.)*

RAYMOND *(sarcastique)*

Tout doux, tout doux... Voici Charles... S'il voyait dans quel état vous vous mettez pour défendre « l'honneur outragé » de sa chère moitié, il trouverait peut-être que vous la compromettez plus que moi... Allons, mon cher, prenez la vie d'autre façon, sachez que vous n'êtes pas au Congo et qu'ici, il ne faut plus tout voir... en noir.

(Rires de femme dans la coulisse. Bernard se pince les lèvres. Betsy entre en coup de vent, suivie de Charles et de Felicien.)

SCENE XII

LES MEMES, BETSY, CHARLES, FELICIEN

BETSY *(Criant)*

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !

RAYMOND

Quoi ?

BETSY

Ce que vous dites.

RAYMOND

J'en suis désolé. Je disais justement au docteur Lemare que vous étiez la plus habile et la plus charmante des chauffeuses. N'est-ce pas docteur ?

BERNARD

A peu près..

BETSY

Le pensiez-vous, docteur ? Vous êtes le seul homme qui puisse faire un compliment sans mentir.

LES AUTRES

Ah ! par exemple. *(On se serre la main en riant.)*

RAYMOND

C'est moi qui fais le madrigal et c'est lui qui reçoit le sourire.

BETSY

C'est cela, vous êtes Cyrano de Bergerac. Vous en avez peut-être le nez, quant à l'esprit...

FELICIEN

Est-elle rosse ce matin !

RAYMOND

Combien de poules avez-vous écrasées ce matin, belle Diane chaufferesse ?

BETSY

Et vous, combien d'hameçons avez-vous laissés aux cailloux de la rivière, M. de l'Asticot ?

RAYMOND *(Vexé)*

Je vois ce que c'est. Madame est en colère. Il y a eu du retard à l'allumage. On n'a pas fait son plein d'essence.

BETSY *(Rageuse)*

Goujat !

RAYMOND

A votre service, chère amie, comme dit Cyrano.

FELICIEN

Décidément, ma petite, tu es d'une humeur... *(Ils se parlent avec animation.)*

CHARLES

Vous avez visité l'hôpital ? Qu'en dites-vous ?

BERNARD

C'est une œuvre admirablement conçue, elle fait honneur à celui qui l'a créé comme à celui qui la dirige. Je suis émerveillé des résultats auxquels le docteur Rambert est déjà parvenu. Je le crois sur la voie d'une grande découverte qui révolutionnera la science et sauvera des milliers de vies... Vous n'y serez pas étranger.

CHARLES

N'exagérons pas. Je suis pour peu de chose dans l'érection de l'hôpital. Je m'en suis occupé au début. Je me suis même passionné pour cette œuvre... Et ce n'est pas sans émotion que je vous entends dire que peut-être notre cher docteur va triompher de ce mal terrible qui a tué ma mère... Sa mort n'aura pas été inutile.

RAYMOND *(Qui s'est rapproché de Betsy et de Félicien.)*

Vous savez, je l'ai confessé... Il a un béguin pour Geneviève.

BETSY

Pas vrai !

RAYMOND

Parole. J'ai failli me faire écharper pour avoir parlé d'elle... comme d'une autre.

FELICIEN

C'est bien fait. Quand on t'aura administré une bonne correction...

BETSY

Le béguin de Geneviève, comme c'est drôle... Ce n'est pas mon type, mais il marque bien. C'est un mâle...

RAYMOND

Je le trouve un peu... compact.

FELICIEN

En tous les cas, il y perdra son latin, comme toi, comme moi.

BETSY

Comment, toi aussi... à Geneviève ! C'est tordant.

FELICIEN

Oui, comme moi, comme tous.

BETSY

Toi, je comprends. Surville aussi... et les autres ! Mais lui. Je parie pour...

FELICIEN

Moi contre...

BETSY

Cent louis...

FELICIEN

Gagnés d'avance.

RAYMOND

C'est cela, je tiens les enjeux.

FELICIEN

En ce cas, c'est toi qui payeras pour ma femme. Il n'y a pas de petits profits.

BETSY

Cette fois, mon pauvre Raymond, il faudra ramener à Bruxelles votre belle canne à pêche. Mettez-la dans une vitrine avec cette inscription : A céder pour non usage.

RAYMOND

Qui sait, j'aurai mon tour...

FELICIEN

Ne t'en fais pas... J'ai connu ça... Courage, cher ami, courage.

RAYMOND

Bah ! tu me donneras l'adresse de l'apothicaire... Je me consolerai en voyant tout... en Rose.

FELICIEN *(Bas)*

Tais-toi donc, imbécile.

BETSY *(Qui regarde Bernard)*

Un Congolais, un demi-sauvage... un homme qui a connu des négresses et chassé des éléphants, ça trompe...

RAYMOND *(Qui rit)*

Oh ! c'est délicieux... Je le note, je le note.

CHARLES *(Revenant à eux)*

On rit ici. Tant mieux. Nous nous mettrons gaîment à table.

BETSY

Figurez-vous, docteur, que c'est à propos d'éléphants. Nous nous demandions comment ils s'y prennent...

(Elle lui parle à l'oreille.)

CHARLES

Que vous êtes folle, Betsy.

RAYMOND

En tous les cas, ils ne doivent pas faire l'amour sans y voir... *(Personne ne rit.)* C'est vexant... Quand j'en fais un, on n'a jamais l'air de s'en apercevoir.

FELICIEN

C'est par politesse, mon vieux.

ALPHONSINE *(Ouvre la porte de la salle à deux battants. Le Dr Rambert et*

Geneviève se montrent.) Madame la baronne est servie.

FELICIEN

Allons, mes amis, à table.

(Tous se dirigent vers le perron dont ils gravissent les marches.)

BETSY *(s'arrête subitement)*

Oh ! j'ai oublié ma sacoche dans la voiture.

CHARLES *(descendant)*

Je vais la chercher. *(Betsy le suit. Les autres entrent dans la villa.)*

SCENE XIII

BETSY

Charles.

CHARLES

Tu n'as rien oublié ?

BETSY

Non... T'ai-je mécontenté tantôt ?

CHARLES

Encore ?... Je t'ai déjà dit : non.

BETSY

Bien sûr !... Tu as l'air contrarié.

CHARLES

Mais non.

BETSY *(L'attirant à elle.)*

Jure-le.

CHARLES

Je le jure.

BETSY

Mieux que cela. *(Elle se rapproche encore.)*

CHARLES *(l'embrassant)*

Voilà, es-tu contente ?

BETSY

Encore...

CHARLES *(Se dégageant brusquement.)*

Mais c'est fou à la fin.

RAYMOND *(Paraît sur le perron)*

Avez-vous mis la main sur ce sac ?

Rideau



Deuxième acte

(Petit salon boudoir. Au fond, porte à deux battants donnant sur galerie. Meublés de goût. Au premier plan, fauteuils et poufs permettant de causer sans être aperçu du fond.)

SCENE I

CHRISTINE LE TROTTIN

CHRISTINE *(Introduisant le trottin qui porte un grand carton.)* Pose cela ici. Je vais prévenir Madame. *(Elle se ravise.)* On peut se rincer l'œil. *(Elle ouvre le couvercle du carton.)*

LE TROTTIN

Oh ! moi je m'en fous.

CHRISTINE *(Enlevant la robe)*

Oh ! c'est d'un chic, et souple, léger... un rêve... oh !

LE TROTTIN

Oui, nous ne travaillons pas mal... Nous nous lançons.

CHRISTINE

Tu peux le dire. Dis donc, le Monsieur de ta patronne vient ici...

LE TROTTIN

Le gros Flic ?... Ah ! mince, si Madame Rose le savait...

CHRISTINE

Ce n'est pas pour ce que tu crois...

LE TROTTIN

Ah ! Et puis je m'en fous... Pourvu que le commerce aille...

CHRISTINE *(Touchant du bois.)*

Vite, du bois.

LE TROTTIN

Tu crois à cela, toi ?

CHRISTINE

Certainement... Si tu veux conjurer le sort, il n'y a rien de tel. Il y a d'autres cas... Quand tu rencontres trois curés, prends bien soin de toucher ta jarretière.

LE TROTTIN

Ah ! oui, toi... Ils s'imagineront des choses.

CHRISTINE

Alors, tu ne crois à rien.

LE TROTTIN

Tu parles ! Je ne crois pas à des bêtises pareilles... mais je crois à des choses vraies... Tiens, à l'atelier, quand on fait une robe de mariée, celles qui mettent un cheveu dans la traîne se marient aussi dans l'année.

CHRISTINE

Es-tu bête !

LE TROTTIN

J'ai eu trois amies qui se sont mariées ainsi toutes trois. Il est vrai qu'elles divorçaient six mois après...

CHRISTINE

Leur ménage ne tenait qu'à un cheveu.

LE TROTTIN

La baronne est bien, dit on.

CHRISTINE

Oh ! jolie et gentille avec ça. Bien qu'elle soit la fille d'un médecin sans le sou, elle n'est pas fière. Tu vas la voir. Je vais la chercher.

LE TROTTIN

Qu'elle ne se presse pas. J'ai le temps... *(Musique)*

Ah ! mince, c'est miousic chez toi. Et un fox trott encore ! *(Elle danse.)*

CHRISTINE

Ne te gêne pas.

LE TROTTIN

Oh ! moi, quand il y a de la musique, je me sens partir.

CHRISTINE

Attention, Madame. *(Geneviève entre.)*

SCENE II

CHRISTINE, LE TROTTIN, GENEVIEVE

GENEVIEVE

Qu'y a-t-il, Christine ? Mademoiselle.

CHRISTINE

Madame la baronne, c'est la commissionnaire qui apporte les robes...

GENEVIEVE

Ah ! bien, mettez-les là.

CHRISTINE

Madame ne désire pas les voir !...

GENEVIEVE

Pas maintenant... Laissez-moi..

LE TROTTIN

Bonjour, Madame la baronne.

GENEVIEVE

Tenez, ma petite. *(Elle lui donne un pourboire.)*

LE TROTTIN

Merci, Madame.

GENEVIEVE

Au revoir.

LE TROTTIN *(Bas à Christine)*

C'est vrai qu'elle est belle... Mais pas gaie.

CHRISTINE

Tu peux le dire. *(Elles sortent.)*

SCENE III

GENEVIEVE, puis CHARLES

(Geneviève repousse en passant le carton, s'approche du vase et respire longuement le parfum des roses.)

CHARLES *(Entrant.)*

Geneviève.

GENEVIEVE *(Sursautant)*

Ah !... Vous m'avez fait peur...

CHARLES

Moi, est-ce possible ?

GENEVIEVE

C'est fou, n'est-ce pas ! J'étais là à respirer le dernier parfum de ces dernières roses. Elles me sont arrivées il y a deux jours d'Ardenne... et déjà elles vont rendre l'âme, leur belle âme fraîche et parfumée. Et puis il n'y en aura plus, et ce sera l'hiver.

CHARLES

Il y en aura d'autres en Mai, plus jolies, plus vivaces, avec tout le charme et tout le mystère du printemps enclos dans leur petit cœur.

GENEVIEVE

Et qui elles aussi s'en viendront mourir ici loin des brises salubres et des calmes vallées bleues.

CHARLES

Tu es mélancolique, Geneviève !... Est-ce la musique ?...

GENEVIEVE

Je ne l'entends pas... La répétition est-elle finie ?

CHARLES

Non... seulement, on vient d'apporter un mot pour toi et j'ai tenu à te le remettre tout de suite.

GENEVIEVE *(prenant l'enveloppe)*

De Bernard !

CHARLES

Oui.

GENEVIEVE

Tiens !... *(Elle hésite.)* Je cherche un coupe papier.

CHARLES

Voilà. *(Il lui en tend un.)*

GENEVIEVE *(Ouvrant fébrilement la lettre)*

Tiens !... Bernard est un peu indisposé... Il ne viendra peut-être pas.

CHARLES

Ah ! Il m'a paru fiévreux en ces derniers temps.

GENEVIEVE

Fiévreux ! Je n'ai pas remarqué. *(La lettre disparaît.)*

CHARLES

Le brave garçon est resté pour nous fai

re plaisir Il eût peut-être mieux valu le laisser partir Notre climat ne lui convient guère...

GENEVIEVE

Ou notre milieu Il est toujours libre de s'en aller.

CHARLES

En effet. *(Allant au carton.)* Tiens, les robes sont là, et tu ne dis rien.

GENEVIEVE

On vient de les apporter

CHARLES

Sont-elles à ton goût ? *(Il ouvre le carton et palpe les soies en connaisseur.)* Le modèle est délicieux Ça te moulera à ravir Oh ! oh ! Madame, du décolleté et de partout encore... Tu seras adorable là-dedans... Je crois déjà voir ton corps splendide dans ce fourreau de soie et ta gorge resplendir sous cette guimpe qui en cachera mal les beautés... Que de têtes tu vas faire tourner, ma chère, et seul de tous ces fous qui te rechercheront je saurai, moi, les trésors que cachent ces chiffons *(Il s'est approché d'elle et brusquement l'enlace et la baise dans le cou.)*

GENEVIEVE *(se dégageant.)*

Que faites-vous, Charles ! Vous devenez fou, mon ami.

CHARLES

Oui, fou de toi...

GENEVIEVE

C'est ridicule.

CHARLES

Pourquoi ?

GENEVIEVE

Parce qu'il y a du monde.

CHARLES

Eh bien !...

GENEVIEVE

Si on nous surprenait à nous bécotter dans les coins pendant que nos invités s'époumonnent *one step tue step*

CHARLES

Un mari embrassant sa femme, c'est, en effet, un spectacle extraordinaire.

GENEVIEVE

Non, mais nous serions tout de même la risée...

CHARLES

Je sens que je t'ai déplu... Pardonne-moi Il y a d'autres femmes que l'empressement d'un mari irriterait moins... Toi, tu n'es pas comme les autres... Je m'en aperçois une fois de plus

GENEVIEVE

Je t'ai peine, Charles.

CHARLES

Je devrais y être fait cependant, puisque tu es toujours la même Si A chaque tentative d'expansion un peu plus tendre, un peu pressante, je te sens prête à la résistance, à la lutte même Au début du mariage, je mettais cela sur le compte d'une pudeur un peu farouche... Tu t'es attendrie enfin et, parfois, j'ai eu l'illusion d'un abandon complet qui répondait au désir par le désir... Depuis quelque temps, tu t'es ressaisie... Je retrouve dans mes bras la statue de marbre de jadis, que mes baisers les plus éperdus ne parviennent plus à animer.

GENEVIEVE

Je t'en prie, Charles.

CHARLES

J'ai peur de te froisser, de te blesser par mes reproches maladroits... J'ai peur aussi de te paraître ridicule... C'est si peu digne d'un homme de se plaindre de ces choses-là... Mais j'en souffre, vois-tu, et bien que je le sens, le moment soit peu choisi, je ne puis plus me taire.

GENEVIEVE

Tu as raison, Charles, il faut soulager ton cœur... Je voudrais être pour toi aussi aimante, aussi caressante que tu le désires... Mais c'est si peu dans ma nature...

CHARLES

Tu vois !

GENEVIEVE

Dois-je paraître autre que je ne suis... De plus, nous vivons dans un monde où il est difficile d'être l'un à l'autre en pleine liberté... Nos heures d'intimité sont à tout instant troublées Nous vivons sous les yeux d'étrangers, que ce soient nos domestiques ou nos amis... Ce perpétuel contrôle me glace, me pèse... Tiens, en ce moment, on se demande là-bas à la répétition de danse ce que nous sommes devenus et ma femme de chambre n'est pas loin d'ici qui cherche, elle aussi, à saisir un mot...

CHARLES

Je ne pense pas comme toi, Geneviève, mais je comprends ton malaise... Ah ! si je savais te conquérir tout entière, avec quelle joie je renoncerais à cette vie mondaine qui semble tant te déplaire

GENEVIEVE

Ne le jure pas, mon pauvre Charles...

CHARLES

Mais je t'assure... Je ne veux que ton bonheur..

GENEVIEVE

Je te remercie, mais comme je veux aussi le tien, je ne serai pas assez cruelle pour t'arracher plus longtemps aux charmes de ce fox trott qui prélude *(Musique.)*

CHARLES

Que tu es énigmatique, Geneviève !

GENEVIEVE

Et toi, tu es un gosse, un grand gosse !

CHARLES

Peut-être... Devant toi, je suis un enfant et tu me traites comme tel...

GENEVIEVE

Un enfant qui joue avec des papillons noirs... Allons, grand garçon, venez m'embrasser... sans me décoiffer... comme on embrasse sa femme qui va essayer une robe neuve...

CHARLES

(L'embrassant amoureusement.)

Quand tu n'auras plus peur d'être decoiffée, seras-tu moins avare de tes baisers ?

GENEVIEVE *(Se dégageant)*

Tiens, tu vois, on s'impatiente... Le fox-trott te réclame...

SCENE 4

LES MEMES, BETSY

BETSY

En voilà des lâcheurs !... Si c'est ainsi que vous répétez, je vous préviens que cela n'ira pas du tout... De Surville est furieux. Il prétend qu'on sabote son pas de quatre, son fameux pas de quatre, et il menace de nous plaquer...

GENEVIEVE. *(Ironiquement.)*

Oh ! c'est grave ! Que ferions-nous, grands dieux, si le pas de quatre de M. de Surville venait à nous manquer ?

CHARLES

Tu as beau rire, ce serait embêtant... Voilà trois semaines qu'on s'escrime...

BETSY

Elle est adorable, cette danse... Je ne pense pas voir Raymond en peinture, mais quand il danse, il m'emballe !

GENEVIEVE

Et moi, il m'embête... Allons, courons vite, de peur qu'il ne s'impatiente... Cela nuirait peut-être à ses moyens...

BETSY. *(Voyant le carton.)*

Ah ! mais, cachottière, tes robes sont arrivées... Tu vas les essayer, j'espère...

GENEVIEVE

Ah ! non, par exemple !

BETSY

Ce n'est pas gentil, cela... Geneviève, je t'en prie... tu nous dois cela... *(Elle sonne.)*

GENEVIEVE

Que fais-tu ?

BETSY

Je sonne la femme de chambre...

GENEVIEVE

Ah ! curieuse !

BETSY

Je me réjouis tant de te voir !

GENEVIEVE

Allons, puisque tu le veux, grande folle...

BETSY

Bravo ! Bravo !

GENEVIEVE. *(A Christine.)*

Portez mes robes dans ma chambre. Je vous rejoins. *(Christine emporte les robes.)*

BETSY

Je préviens tout le monde et nous t'attendons ici...

GENEVIEVE. *(Avant de sortir.)*

Mais, j'y pense... et M. de Surville ?...

BETSY

Il attendra... Quand une femme essaye une robe, la terre devrait cesser de tourner...

GENEVIEVE

Et cependant elle tourne... Allons, je m'exécute, puisqu'il le faut... A tantôt.. *(Elle sort.)*

CHARLES

Ah ! je ne suis pas le moins impatient... A tantôt !

BETSY

Tu es un amour, chère grande !

SCENE 5

CHARLES, BETSY

BETSY

(Allant à lui, les yeux dans les yeux.)
Comme tu l'aimes, elle !

CHARLES

Oui...

BETSY

Et tu es malheureux !

CHARLES

Qui te dit ?... Qu'importe, après tout !

BETSY

Ne fais pas l'homme fort, va !... Je te connais... parce que je t'aime... et c'est si clairvoyant l'amour... Je sais aussi que tu ne m'aimes pas...

CHARLES

Betsy !

BETSY

Que tu ne m'as jamais aimée... Non, ne te récrie pas... Tu peux ne pas mentir... Je ne me suis jamais fait d'illusion... *(La musique [illegible].)* Je n'étais pas heureuse non plus... La vie ne m'a pas gâtée en amour... Nos deux peines se rencontrèrent, se comprirent... Te rappelles-tu ? notre premier baiser ? C'était à la mer, une nuit tiède, étoilée... Tu me

ramenais chez moi en auto... J'avais lu dans tes yeux le trouble du désir... A un moment, tu bloquas tes freins, tu me pris dans tes bras et là, en pleine solitude, je fus à toi...

CHARLES

Tais-toi !!

BETSY

Et comme je me suis donnée ce jour là, n'attendant que le signe de ton désir ou de ton caprice, je me suis donnée les autres jours... Ah ! mon pauvre Charles, si tu n'es pas heureux, ce n'est pas à moi qu'il faut en vouloir.

CHARLES

Est-ce que je t'en veux, moi ?

BETSY

Que sais-je ? Depuis quelque temps, tu me fuis, tu m'évites... J'ai beau aller t'attendre où tu sais bien... Tu ne viens plus... Charles, en as-tu donc déjà assez ?..

CHARLES

Mais je t'assure...

BETSY

Je t'en supplie, ne m'abandonne pas ! Tout le monde me croire légère, frivole. Toi seul me connais. Tu sais que je t'aime : j'ai besoin de tes baisers, de tes caresses ; je ne tiendrai qu'une toute petite place dans ta vie, mais ne me chasse pas, dis, ne me chasse pas encore !

CHARLES

Qui donc parle de te chasser, petite folle !

BETSY

Tu es bon, je le sais, mais on n'aime plus longtemps quand on aime par pitié...

CHARLES

Sois raisonnable... Notre liaison s'affiche... Nous finirions par être la risée de tous... Si tu t'imagines que nos bons amis n'ont pas déjà remarqué nos tête-à-tête... Elle pourrait le savoir, elle.

BETSY. *(Révoltée.)*

Elle, toujours elle !

Il n'y a qu'elle qui compte, et moi, moi, qu'est-ce que je représente dans ta vie ?... Un jouet usé, brisé, qui a cessé de plaire... Tiens, il y a des moments où je me sens jalouse de cette femme qui te possède à ce point et je me demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle sût tout...

CHARLES *(Lui saisissant le poignet)*

Que dis-tu ?... Malheureuse, ne fais jamais cela !... sinon...

BETSY

Comme tu l'aimes, comme tu l'aimes...

CHARLES. *(Se remettant.)*

Pardon, Betsy, j'ai été brutal... Tu ne feras pas cela, n'est-ce pas, tu ne le feras pas ?

BETSY

Suis-je capable de te faire la moindre peine ?... Je te sens déjà si malheureux, mon pauvre petit... Ce n'est pas le moment de nous quitter, vois-tu. Tu as encore bien besoin de mes tendresses, de mes consolations... Je sais ce qui se passe en toi. Jamais Geneviève ne t'a paru si lointaine. Tu es encore plus amoureux de ta femme depuis que tu en es jaloux.

CHARLES

Non...

BETSY

On ne trompe pas un cœur de femme... Quoi qu'il arrive, je suis là, je t'aime... Rappelle-toi notre lointaine enfance... J'étais déjà ta chose. Tu me battais et cajolais à la fois... Un jour, tu t'endormis en plein soleil. Pour que tu ne fusses pas incommodé par la chaleur, je t'abritai de l'ombre fragile de mon petit corps... ce qui me valut, d'ailleurs, une terrible migraine... Maintenant encore, je suis là, comme jadis, prête à souffrir pour te venir en aide...

CHARLES

Chère petite, comme je voudrais t'aimer, toi !.

BETSY

Oh ?... Merci pour ce mot-là, Charles. Je ne te demande que de te laisser aimer...

CHARLES

Tu sais bien que je reviens toujours...

BETSY

Si passager qu'il soit, c'est toujours l'oubli, mon chéri. *(Ils s'embrassent longuement. La musique a cessé depuis quelque temps. Des cris et des rires.)*

(La porte du fond s'ouvre.)

SCENE 6

LES MEMES, RAYMOND, Mme FUMAL, QUELQUES DAMES ET MESSIEURS.

RAYMOND

Ah ! non, on ne me la fait pas... Que vous disais-je ? Les voilà... Dites donc, est-ce pour cela que vous m'avez fait venir ?

BETSY

Qu'est-ce qui vous prend ?

RAYMOND

Vous nous quittez en nous disant que vous nous ramenez Geneviève et Charles... Et puis psst !... Disparue... elle aussi... C'est de la prestidigitation.

CHARLES

Tu m'excuseras, mon cher ami, mais je m'occupais justement avec Betsy

RAYMOND *(avec intention)*

Ah ! oui, tu prenais tes dernières dispositions. *(A Mme Fumal)* Il prenait ses... *(Il rit)*

BETSY

Chut ! Chut !

TOUS

Qu'arrive-t-il ?...

RAYMOND

Il y a un malade ?

Mme FURMAL

Un mystère.

BETSY

Oui... une surprise.

RAYMOND

Allons, ne jouons pas cotillon... c'est démodé. Sortez votre surprise.

BETSY

Faut-il le dire ?

CHARLES

Je ne sais trop. Mais comme un secret pèse sur la langue d'une femme aussi lourd qu'un bœuf, je ne puis exiger que vous gardiez un tel fardeau...

Mme FUMAL

Voyons le bœuf.

BETSY

Geneviève a reçu ses robes, elle les essaye, vous allez en avoir la primeur...

TOUS

Très gentil. Très chic.

RAYMOND

Nous allons voir cela... J'ai donné moi-même quelques indications. Vous apprécierez...

Mme FUMAL

Je suis sûr que M. de Surville habille bien.

RAYMOND

Et il déshabille mieux.

Mme FUMAL

Insolent.

RAYMOND

A défaut de femme de chambre, je suis à vos ordres. *(Félicien entre.)*

SCENE VII

LES MEMES, FELICIEN

FELICIEN

N'en croyez rien... Il conviendrait tout au plus comme pot de chambre.

CHARLES

Ah ! Voilà Flic.

RAYMOND

Tu ne t'es pas regardé, toi.

FELICIEN

Bonjour, mes amis... Mesdames...

BETSY

Te voici tout de même... Ce n'est pas trop tôt.

FELICIEN

Si tu t'imagines que je n'ai rien d'autre à faire.

RAYMOND

L'homme le plus occupé des neuf provinces.

FELICIEN

Ce n'est pas encore fini, vos danses modernes.

RAYMOND

Nous commençons à peine... Au fait, en attendant Geneviève, ne perdons pas notre temps... Chère Madame, vous vous en tirez à ravir... On dirait que vous ne faites que cela.

Mme FUMAL

Trop indulgent... Je débute à peine...

RAYMOND

Tiens, le professeur Maxil me disait qu'il vous donnait des leçons depuis six mois.

Madame FUMAL

On ne peut donc rien vous cacher, à vous...

RAYMOND *(Se penchant sur son décolleté)*

Hélas ! On me cache tant de choses, tant de jolies choses...

Mme FUMAL *(Lui fermant la bouche avec son éventail)*

Voulez-vous bien vous taire ! *(Ils sont au fond où Raymond explique quelques mouvements de danse.)*

BETSY

Vous venez, Charles ?...

FELICIEN

Un mot, mon amie...

RAYMOND

Une scène de ménage...

Madame FUMAL

Sauvons-nous, cela va être... terrible. *(Ils s'éloignent en riant. Charles se mêle aux autres groupes.)*

SCENE VIII

FELICIEN BETSY

BETSY

En voilà du mystère !...

FELICIEN

Ma petite, tu vas décidément un peu fort.

BETSY

Ça y est, c'est la scène.

FELICIEN

Tu te compromets à la fin... Sais-tu ce que j'ai entendu dire tout à l'heure en

entrant, par un valet de chambre : Monsieur n'est pas visible, il est avec son crampon... Son crampon, c'était toi...

BETSY

Et puis, qu'est-ce que ça prouve ?... Ça prouve que ce larbin est un malappris et que je le ferai jeter dehors...

FELICIEN

Je t'en défie bien... Et le scandale... S'il s'en allait, il est fort à craindre qu'il ne serait pas seul...

BETSY

Et puis, et puis ?...

FELICIEN

Ne t'énerve pas... C'est un avis que je te donne...

BETSY

Merci... (*Elle va pour sortir.*)

FELICIEN

Et un avertissement...

BETSY

Avant les poursuites, tu parles comme un exploit d'huissier...

FELICIEN

Et toi, tu agis comme une écervelée.

BETSY

Tu ne vas pas être jaloux, j'espère...

FELICIEN

Jaloux ?... A Dieu ne plaise. J'ai horreur de ça. Je tiens à garder un bon estomac... Seulement, je ne veux pas être ridicule, voilà.

BETSY

J'espère bien que tu ne vas pas me faire de leçon de morale... Tu as, quant à toi, assez de raies sur les cornes.

FELICIEN (*Suffoqué.*)

C'est cela, crie-le donc sur tous les toits que je le suis...

BETSY

Mon vieux Flic, je ne pense pas à te faire aucun reproche, mais tu oublies nos conventions... Quand tu m'as demandée en mariage, je t'ai dit que je ne t'aimais pas... Tu m'as répondu que cela ne faisait rien, que ça viendrait avec le temps... Eh bien ! ça n'est pas venu... Je t'ai proposé le divorce... Tu m'as fait valoir d'excellentes raisons pour ne pas employer ce moyen extrême... et tu m'as rendu ma liberté...

FELICIEN

Parfaitement, mais à la condition que tu n'oublierais jamais que tu portes mon nom et qu'aux yeux du monde, je suis ton mari.

BETSY

Je ne l'oublie pas hélas !... Que me reproches-tu ?... Le propos d'un domestique ?...

FELICIEN

Je t'assure que tout le monde remarque...

BETSY

Et toi, te gênes-tu pour afficher ta liaison avec cette Mademoiselle... Rose ?...

FELICIEN

Rose ?...

BETSY

Mais oui, Rose, cette poule ardennaise que tu enlevas à son fumier natal pour l'acclimater à Bruxelles... Tu fus un éleveur superbe... Tu en as fait une splendide grue... Mes compliments...

FELICIEN

En voilà des mots d'oiseau.

BETSY

Tu l'as bien nichée... Sa cage est charmante...

FELICIEN

Comment, tu sais ?...

BETSY

Rue Neuve, à l'Orchidée... Mâtin, tu fais bien les choses...

FELICIEN

Comment, tu es allée toi ?...

BETSY

Parfaitement... Je tenais à l'étrenner... On n'y travaille pas mal... Je me suis nommée... Elle faisait une tête...

FELICIEN

Je la vois d'ici.

BETSY

Elle avait tout à fait l'air bête que tu as en ce moment.

FELICIEN

Moque-toi de moi, Betsy, tu as raison... Mais ne va pas croire que j'ai fait des folies... La maison est sérieuse, bonne clientèle... Certitude de reprise avantageuse en cas de cessation d'affaires... On m'a déjà fait des propositions pour reprendre le tout.

BETSY

Contenant et contenu...

FELICIEN

Placement de tout repos...

BETSY

De bon père de famille, quoi...

FELICIEN

Justement... C'est-à-dire... Tu es d'attaque, aujourd'hui.

BETSY

Moi, par exemple... Je pare les coups...

FELICIEN (*En confidence.*)

J'ai été un peu brutal tantôt... Pardonne-moi... Puisque te voilà redevenue gentille, tu devrais me rendre un service, un grand service...

BETSY

Lequel ?

FELICIEN

Il ne manque plus qu'une chose à Rose, c'est d'être lancée. Tu sais, elle a le coupeur de chez Chose et la première de chez Machin. C'est d'un chic... Il lui faudrait la clientèle de quelques femmes comme toi, comme Geneviève...

BETSY

Tu en as du cynisme, toi !...

FELICIEN

Pourquoi ?

BETSY

Et si Geneviève apprenait la situation irrégulière de ta... protégée !...

FELICIEN

Irrégulière !...

BETSY

Tu ne vas tout de même pas me faire croire qu'elle est ta légitime.

FELICIEN

Ah ! ça non... Mais j'ai la prétention d'être le seul...

BETSY

Soit, elle n'en prend qu'un à la fois, ce qui est très bien, mais Geneviève ne pense pas ainsi.

FELICIEN

Je le sais fichtre bien... Enfin, je me fie à toi...

BETSY

Tu as bien raison... Reluque-moi ça, gros bêta. *(Elle lui met le carton sous le nez.)*

FELICIEN

A l'Orchidée, rue Neuve... Ah ! mais...

BETSY

C'est une robe que Raymond et moi avons conseillée à Geneviève pour son prochain bal... Elle l'essaye, elle va venir.

FELICIEN

Ah ! c'est d'un chic, tout à fait chic, ce que tu as fait là...

BETSY

Tais-toi, la voici... *(Bruits de voix et d'exclamations.)*

FELICIEN *(Allant voir.)*

C'est elle... *(Bas)* Betsy, n'oublie pas tout de même ce que je t'ai dit... De la prudence avec... lui.

(Betsy l'écarte avec impatience et va au devant de Geneviève, entourée de tous, gaiement, élégamment habillée. — On entend l'orchestre.)

SCENE IX

LES MÊMES, GENEVIEVE, RAYMOND, CHARLES, Mme FUMAL, DAMES et MESSIEURS.

BETSY

Ah ! enfin, la voici... Exquise... quel flou, quelle légèreté !...

LES AUTRES

N'est-ce pas !... Charmant, superbe...

GENEVIEVE *(Avec indifférence.)*

De grâce, mes amis, de grâce... N'en jetez plus... Vous allez me griser...

CHARLES

Je vous assure, Geneviève, que c'est vous qui nous grisez.

RAYMOND

Vous avez perdu, ma chère Betsy... Il fallait la voir danser mon pas... Une grâce, une souplesse... Charles a raison, elle est grisante... Et surtout à ce passage... *(Il esquisse un pas.)*

FELICIEN

C'est tout à fait le pas de l'ours.

RAYMOND

Tu devrais dire : le pas de grâce, tu ne connais que celui-là.

BETSY

Ta robe est délicieuse, Geneviève.

GENEVIEVE

Je la trouve un peu osée... J'y remédierai...

BETSY

Tu aurais tort, je t'assure...

RAYMOND

Et il y a des gens qui prétendent que les danses modernes sont immorales... Cela dépend des danseuses... Il y a la manière... Je connais des femmes qui vous induiraient en tentation rien qu'en faisant le signe de croix ou la génuflexion.

Madame FUMAL

Moi, j'avoue que quand je danse, je ne pense à rien...

CHARLES

Et quand vous ne dansez pas !...

RAYMOND

Ils me font suer tous ces prédicateurs qui condamnent le tango ou le shimmy... Est-ce qu'ils savent seulement ce que c'est ?

BETSY

Oui... par la confession.

RAYMOND

A ce compte-là, ils devraient aussi condamner le tennis... Ses filets sont dangereux.

UNE DAME

Que de balles s'échangent qui ne sont pas sans [illegible]

GENEVIEVE

Tout cela dépend, évidemment, de la femme. Si elle est coquette, provocante, elle trouvera le moyen de retenir les re-

gards quoi qu'elle fasse Quant à moi, je ne sais quelle idée peut avoir de sa dignité et de son amour propre une femme qui, pour tourner la tête à un homme, s'exhibe en poses et en contorsions indignes de son sexe. C'est vous faire vraiment beaucoup d'honneur, Messieurs.

FELICIEN

D'autant plus que neuf fois sur dix, cela rate. C'est comme au billard, pour réussir un beau coup, il faut de l'effet, mais pas trop. *(Bernard paraît.)*

SCENE X

LES MEMES BERNARD

CHARLES

Ah ! voilà cet excellent Bernard, il arrive à point...

RAYMOND

Nous le prenons comme arbitre.

BERNARD

Mesdames, Messieurs. *(Ses regards tombent sur Geneviève ; il laisse échapper un geste de surprise.)*

GENEVIEVE

Bonjour, mon ami. Ma toilette vous étonne. Je suis mannequin aujourd'hui. J'expose...

BERNARD *(s'incline sans rien dire)*

En quoi puis-je vous être utile ?

RAYMOND

Que pensez vous des danses modernes ?

BERNARD

Des danses modernes ? Je ne connais guère de danses modernes, mais j'en connais d'autres qu'on appelle ainsi pour les avoir vues au cours des nuits d'orgie d'Afrique...

Madame FUMAL

Ce doit être excitant.

BERNARD

Moins que les vôtres, Madame. Là, au moins, c'est la nature qui parle dans toute la fraicheur virginale de l'instinct... tandis que dans les salons, tout n'est qu'artifice et coquetterie.

BETSY

Vous n'allez tout de même pas exiger que nous dansions toutes nues comme vos négresses.

BERNARD

Il s'en faut de si peu pour que vous le soyez tout à fait...

UNE DAME

Nous comparer à des négresses, quelle horreur.

BERNARD

A Dieu ne plaise... Les négresses, elles du moins, se montrent telles qu'elles sont.

Madame FUMAL

Et nous, nous trichons, n'est-ce pas ?

BERNARD

Non, vous aidez la nature.

CHARLES

Bernard plaisante, il ne pense pas un mot de ce qu'il dit.

RAYMOND

S'il tient tant à ses négresses, qu'il y retourne...

BERNARD

Justement. Je venais vous annoncer mon départ. *(Tout le monde se récrie.)*

CHARLES

Comment donc, ce n'est pas possible ?...

RAYMOND

Une boutade.

FELICIEN *(A part)*

Te voilà content, toi...

RAYMOND

Il ne me gêne pas, mais il m'embête avec ses noix de coco.

BETSY *(A Charles)*

Crois-tu que ce soit sérieux ?

CHARLES

Quoi ?

BETSY

Ce départ ?

CHARLES

Que sais-je ? Il ne nous en avait rien dit. *(Tandis que les groupes parlent, Geneviève s'est rapprochée de Bernard.)*

FELICIEN

Au fond, moi, je pense comme Bernard, nous nous moquons des sauvages et nous ne leur arrivons pas à la cheville...

RAYMOND *(lui touchant le bras et lui montrant Bernard et Geneviève.)*

Regarde...

FELICIEN

Eh bien ?

GENEVIEVE

Bernard, que se passe-t-il ?

BERNARD

Je vous supplie de m'entendre...

GENEVIEVE

Je ne le puis...

BERNARD

Vous m'avez interdit de chercher à vous voir seule... J'ai obéi... Ici, j'ai espéré... J'ai à vous parler, Geneviève, il le faut...

GENEVIEVE

Soit, ne vous éloignez pas de ce salon. Dans un instant.

BERNARD

Oh ! Merci.

GENEVIEVE

Mes amis, avant de terminer la répétition, j'ai fait servir le goûter... Si vous voulez me suivre...

FELICIEN

Jusqu'au bout du monde... *(Tout le monde s'empresse et sort. Bernard va et vient dans la galerie.)*

SCENE XI

FELICIEN, RAYMOND

RAYMOND *(Retenant Félicien)*

Eh bien, tu as perdu !

FELICIEN

Perdu quoi ?

RAYMOND

N'as-tu pas parié que Geneviève n'aurait pas de flirt avec Bernard ?

FELICIEN

Et puis ?

RAYMOND

Tu as perdu tes cent louis. Le flirt est déclaré.

FELICIEN

Tu en as menti.

RAYMOND

Quoi ?

FELICIEN

Tu en as menti, te dis-je... Geneviève est au dessus de tes calomnies.

RAYMOND

Tu le prends sur un ton...

FELICIEN

Je le prends sur le ton qui me convient et si je ne me retenais, je te ferais danser un pas de quatre dont tu te souviendrais.

(Raymond s'écarte prudemment.) De quoi t'occupes-tu, à la fin ?... Quel plaisir trouves-tu à étaler ainsi toutes les misères d'autrui ?... Et tu te prends à la plus honnête, à la plus noble des femmes, et après avoir cherché à la déshonorer, tu iras serrer la main du mari que tu dis ton ami... Espèce de salaud, va.

RAYMOND

T'en fais pas, mon vieux... J'ai sans doute parlé de corde dans la maison d'un pendu. Tu as le cou sensible...

FELICIEN

J'ai bien envie de voir de la pointe de ma botte si ta sensibilité à toi n'est pas quelque part.

RAYMOND

Ah ! mon pauvre ami, comme tu en pinces encore... Le fait est qu'elle est diantrement désirable... *(Il tire de sa poche un portefeuille avec miroir et se refait le visage.)* Ah ! mon Dieu, comme je suis fait...

FELICIEN

C'est cela, restaure-toi les régions dévastées... Mais tu perds ton temps, comme avec les truites, ça ne mord pas.

RAYMOND

Qui sait ? *(Il va pour sortir.)* Tout vient à qui sait attendre... Tiens, regarde... *(Il lui montre Geneviève et Bernard qui se parlent dans la galerie.)*

(A haute voix) L'essentiel dans la vie, c'est d'être patient... C'est l'histoire de cet Anglais, qui voulant à tout prix voir un dompteur dévoré par ses lions, le suivit dans ses tournées... Il n'a pas perdu son temps... Un jour... *(Il a pris Félicien sous le bras, s'éloigne, tout en feignant de ne pas voir Geneviève et Bernard qui entrent.)*

SCENE XII

GENEVIEVE, BERNARD

GENEVIEVE

Depuis quand avez-vous pris cette brusque résolution ?...

BERNARD

Depuis une heure.

GENEVIEVE

Ah ! *(Silence)*

BERNARD

C'est pour vous le dire que je voulais vous voir... Pourquoi me fuyez-vous, Geneviève ?

GENEVIEVE

Mon ami...

BERNARD

Je ne puis vous rencontrer qu'à vos réceptions, au milieu d'étrangers ou d'importuns... Et pour vous annoncer une des plus grandes déterminations de ma vie, j'en suis réduit à vous retenir entre deux portes...

GENEVIEVE

Je vous assure, Bernard...

BERNARD

Non, ne protestez pas...

GENEVIEVE. *(Résolue.)*

Vous avez raison, il serait indigne de vous et de moi de rien nous cacher... Si j'ai dû éviter ces rencontres, Bernard, c'est que j'ai eu peur...

BERNARD

Peur !...

GENEVIEVE

J'ai peur de voir se rompre notre belle et pure amitié...

BERNARD

Geneviève, qui vous permet de croire ?

GENEVIEVE

A votre tour, Bernard, soyez franc... Ai-je tort ?...

BERNARD *(D'une voix sourde.)*

Vous avez raison... Quand je cherchais

à vous voir, j'étais poussé par une irrésistible force. Je voulais surtout que vous fussiez seule. J'épiais vos habitudes, je surveillais les entrées, les sorties de vos visiteurs. Que de fois, là, sur le boulevard, en me cachant comme un rôdeur, n'ai-je pas passé des heures en regardant vos fenêtres !...

GENEVIÈVE

Je le sais, Bernard...

BERNARD

J'obéissais à une impulsion dont j'avais à peine conscience. Maintenant, je sais. Vous aussi, vous savez. Vous venez de m'ouvrir les yeux... Je deviens dangereux. Merci de m'avoir éclairé. Je puis partir maintenant.

GENEVIÈVE

Comme un honnête homme, la tête haute...

BERNARD

Comme un honnête homme qu'hypnotise la vision de la vitrine du diamantaire et qui s'enfuit pour ne pas succomber à la tentation du vol... Je vais fuir, non pas comme un homme fort, maître de lui, mais comme un lâche, comme un faible, dont la capitulation s'est faite dans sa conscience... Qu'importe, il s'agit de votre bonheur !

GENEVIÈVE

Et du vôtre, mon ami... La crise terminée, il vous restera le souvenir d'un passé sans tache...

BERNARD

Je vous jure, Geneviève, qu'en revenant au pays, je n'avais qu'un désir, vous voir heureuse, et je comptais m'en aller en emportant un reflet de votre bonheur... Mais en vous revoyant si belle, si adulée, j'ai été subjugué, enveloppé par votre charme. Le vieil amour que je n'avais jamais osé vous avouer s'est brutalement réveillé en moi, avec une puissance passionnée que je ne connaissais pas. Je me suis attaché à votre vie. J'ai soupçonné, puis découvert en vous une tristesse qui m'a ému, fasciné. J'aurais donné mon existence pour vous épargner le moindre ennui. Et naïf, inexpérimenté des choses du cœur, j'ai cru qu'il ne s'agissait là que du plus noble, du plus pur des dévouements, et je vous aimais, Geneviève, je vous aimais de toute l'ardente sensibilité d'un jouvenceau attendri par son premier amour, de toute la poignante tristesse d'un vieux barbon qui voit la vie emporter ses dernières chances de bonheur.

GENEVIÈVE

Bernard !...

BERNARD

Pardon, je m'égare, je m'oublie... Je ne devrais pas vous parler ainsi. Mais il y a en moi un être nouveau qui se moque des ordres de ma raison ; il n'en fait qu'à sa tête ; je n'ai plus aucun pouvoir sur lui. Pardonnez-lui, il ne sait ce qu'il fait !

GENEVIÈVE

A quoi bon ramener le cadavre d'une vieille chimère que votre tranquillité comme la mienne nous ordonne d'ensevelir à jamais. Jetons-lui un dernier regard et passons.

BERNARD

Vous avez raison, vous avez toujours raison. Votre sagesse m'accable, votre bonté me confond. Quel mépris ne devez-vous pas avoir pour mes divagations, vous qui dominez à tel point nos misérables faiblesses !

GENEVIÈVE (*Se levant.*)

Ne parlez pas ainsi !... Vous ne savez pas ce que je ressens. Le devoir est le même pour tous, il est dur et pénible à remplir.

BERNARD

Ne cherchez pas à m'abuser. Je sais toute la distance qui me sépare de vous. Une dernière prière. Avant de partir, j'aurais voulu faire mes adieux à mon cher maître, mais je n'aurai pas le courage de comparaître devant lui, après avoir trahi sa confiance...

GENEVIÈVE

Que dites-vous ! En quoi avez-vous trahi la confiance de mon père ?

BERNARD

Vous le saurez plus tard. Expliquez-lui, plaidez ma cause. Il comprendra.

GENEVIÈVE

Mais vous vous conduisez en galant homme...

BERNARD

Il m'en coûte trop pour que j'en aie le moindre mérite. Le vrai devoir n'est pas celui que les circonstances imposent.

(Sur la fin du dialogue, la musique a repris. Raymond, qui danse avec une dame, apparaît dans la galerie.)

SCÈNE XIII

GENEVIÈVE
BERNARD, UNE DAME, RAYMOND

RAYMOND (*Tout en dansant.*)

Alors, vraiment, vous ne savez pas !

UNE DAME

Mais je vous jure.

RAYMOND

Ne jurez pas. Vous allez vous tromper de pas...

UNE DAME

Alors, dites.

RAYMOND

De quel astre tombez-vous donc ? Tout le monde sait cela !...

UNE DAME (*Avec candeur.*)

Je rentre de voyage de noces.

RAYMOND

Vous tombez de la lune... de miel, alors !...

UNE DAME

Dites, M. de Sarville, je brûle de savoir...

RAYMOND

Fille d'Eve !... Et pour ma peine, qu'aurai-je !...

UNE DAME

Dites toujours... On ne paye pas d'avance.

(Geneviève fait mine de se retirer vers la gauche, mais Bernard la retient.)

RAYMOND

Et moi, je paye d'audace. *(Il l'embrasse.)*

UNE DAME

Fi le mauvais créancier ! Voilà donc pourquoi vous m'entraînez ici ! Dites vite mon mari...

RAYMOND

Vous ne savez donc pas que Charles, cet excellent baron !...

GENEVIEVE. *(A mi-voix.)*

Charles !...

(Bernard lui saisit le poignet pour la faire taire.)

RAYMOND

Vous dites ?...

UNE DAME

Rien... Je suis suspendue à vos lèvres.

RAYMOND

Mais sa liaison avec Mme Van de Peere...

UNE DAME

Avec Betsy !

RAYMOND

Ce ne sera bientôt plus un scandale.

(Geste de Geneviève.)

UNE DAME

Si je m'attendais à celle-là !... Cette pauvre Geneviève, elle aussi... *(Roulade de rires.)*

RAYMOND

Je vous dirai la rue et le numéro de leur appartement... et quand votre lune de miel sera réduite au simple croissant, je suis à même de vous faire les honneurs de cette gentille garçonnière...

UNE DAME

Ah ! par exemple...

RAYMOND

Je l'ai cédée à Charles, mais en cas de besoin, j'en ai gardé la clef. C'est moi qui loue... Avec cette maudite crise de loyer, on ne saura bientôt plus où se nicher... Est-ce dit ?

UNE DAME

De quel droit, Monsieur, vous permettez-vous ?... *(Changeant de ton.)* Pourrai-je les voir ?

RAYMOND

Tout cela dépend de vous.

UNE DAME

Rentrons.

RAYMOND

N'oubliez pas, j'ai une seconde clef.

UNE DAME

Vilain tentateur !...

(Ils s'éloignent en dansant.)

SCENE XV

GENEVIEVE, BERNARD

GENEVIEVE *(les dents serrées)*

Pouah !

BERNARD

Calmez-vous, Geneviève.

GENEVIEVE

Et voilà l'homme à qui j'allais sacrifier ma vie !...

BERNARD *(D'une voix altérée.)*

Geneviève !

GENEVIEVE. *(Se ressaisissant.)*

Qu'ai-je dit ?

BERNARD

Sacrifier votre vie !

GENEVIEVE

Non, non, Bernard, je n'ai pas dit cela...

BERNARD. *(Se rapprochant d'elle.)*

Je comprends maintenant... Vous n'en n'avez plus le droit, entendez-vous !

GENEVIEVE

Par pitié, n'abusez pas... Je suis malheureuse.

BERNARD. *(La voix tremblante.)*

Je le craignais, Geneviève, et j'en souffrais... J'attendais un mot qui pût m'éclairer tout à fait... Maintenant, je sais... Je défendrai votre bonheur contre vous, contre tous... Geneviève, vous m'aimez... Aucune puissance au monde n'empêchera que vous soyez à moi.

GENEVIEVE

Je vous en supplie, Bernard !...

BERNARD

Il faut sortir de cette boue où tu te débats..., c'est pour ça que tu sacrifies ton bonheur et le mien... Non, je ne le veux pas... Pardonne-moi, je te parle trop violemment, je suis étourdi de joie... depuis que je sais... Toute ma vie est là devant moi, comme illuminée. Je crois à l'avenir, au bonheur... Pardon, Geneviève, pardon... mais je vous aime...

GENEVIEVE

Mon ami...

BERNARD

Ne dis rien... Laisse-moi sous le charme

de cette minute divine. Je l'ai espérée, attendue si longtemps ; c'est le plus beau de mes rêves.

(Geneviève s'abandonne, il la prend dans ses bras.)

GENEVIEVE

Pourquoi n'as-tu pas parlé jadis ?

BERNARD

Ne pensons plus au passé. Voyons l'avenir... Tu verras comme il est bon d'aimer...

(Il se penche vers elle pour l'embrasser.)

GENEVIEVE. *(Se dégageant.)*

Non, Bernard... Pas ici.

BERNARD

Je t'attends chez moi.

GENEVIEVE

C'est bien, j'irai.

BERNARD

Geneviève, chaque minute d'attente va me paraître un siècle...

GENEVIEVE

Prends garde.

(Bernard va vers la sortie, et avant de disparaître, il lui envoie un long, un passionné baiser...)

Rideau



Troisième acte



(Salon, cabinet de travail. Grande fenêtre à gauche donnant sur avenue. Panoplie avec armes de Congo. Fétiches congolais. Livres et brochures sur les tables.)

SCENE I

BERNARD, puis ANDRE

(Bernard a le front collé aux vitres ; il regarde et écoute avec fièvre. Après un temps.)

BERNARD

Ce n'est pas encore elle.

(Il descend et vient s'accouder à la cheminée. Il allume une cigarette et la jette aussitôt dans le foyer. Il tire de sa poche une lettre qu'il relit.)

Je serai chez vous demain à trois heures. *(Il consulte sa montre.)* Trois heures trois quarts. *(Il sonne, attend quelques secondes et sonne de nouveau. Il allait sonner encore quand André en entrant l'arrête.)*

ANDRE

Inutile, Monsieur, me voici.

BERNARD

Ce n'est pas trop tôt... Je me demandais si tu dormais.

ANDRE

Non, Monsieur, je ne dormais pas, mais il me faut le temps d'arriver... J'ai de vieilles jambes.

BERNARD

Pardon, mon pauvre vieux, mais j'ai besoin d'un renseignement. Cette lettre, quand te l'a-t-on apportée ?

ANDRE

Quelle lettre, Monsieur ?

BERNARD

De l'hôtel d'Anfrane.

ANDRE

A 2 heures, Monsieur.

BERNARD

Ah !...

ANDRE

C'est tout ce que vous désirez savoir ?

BERNARD

Oui... Merci..

ANDRE

Je croyais vous l'avoir déjà dit.

BERNARD

Tu crois ?

ANDRE

J'en suis sûr.

BERNARD

Ah !... *(Il s'assied tout en lui tournant le dos.)*

ANDRE *(Qui l'a observé quelques instants, se décide à parler.)*

Monsieur, vous attendez toujours cette dame ?

BERNARD

(Se redressant brusquement.)

Mais oui... Qui t'autorise...

ANDRE

Bien, Monsieur... Permettez-vous à votre vieux serviteur un mot ?

BERNARD

Parle, André.

ANDRE

Monsieur, vous êtes malade... Vous avez la fièvre et si vous continuez, ce maudit climat vous tuera, voilà.

BERNARD

Moi !... Allons donc... Tu radotes...

ANDRE

Le thermomètre est là... Voyez vous-même... Depuis huit jours, vous ne vivez plus... Vous ne dormez plus... Je vous entends de ma chambre aller et venir... Ce n'est pas un régime...

BERNARD

Et toi alors, mon pauvre vieux, tu ne dors pas non plus !...

ANDRE

Moi, ça ne compte pas... Mais vous qui pouvez rendre tant de services, vous ne travaillez plus, vous vous consumez à petit feu... Ce n'est pas permis de se mettre dans un état pareil... Et tout cela pour...

BERNARD (*Brusquement*)

Tais-toi... Tu n'entends rien à ces choses...

ANDRE

En tous les cas, votre état s'est encore empiré depuis cette nuit où vous êtes rentré comme fou, couvert de boue, les vêtements en désordre... Comme aujourd'hui, vous aviez attendu pendant des heures avec la même impatience... vainement... La personne ne vint pas, et alors, vous êtes parti... affolé, désespéré, à travers la nuit... Je ne vous vis revenir que le matin, dans quel état, grands dieux.

BERNARD

Ne rappelle pas cette nuit-là... Cela vaut mieux... J'ai cru, en effet, que je devenais fou...

ANDRE

Là, que vous disais-je !... Vous n'êtes pas bien. Je suis inquiet depuis et, ma foi, que vous soyez content ou mécontent, j'ai voulu mettre ma responsabilité à couvert...

BERNARD

Qu'as-tu fait ?...

ANDRE

C'est mon secret...

BERNARD

Ah ! ça, André...

ANDRE

Vous pouvez faire de méchants yeux... Il ne sera pas dit que je vous laisserai dans cet état sans recourir aux grands moyens...

BERNARD

Tu es un vieux têtu... Va-t'en au diable.

ANDRE

Bon, Monsieur, j'y vais...

BERNARD

Dès que cette dame arrivera, introduis-la.

ANDRE

Oui, si le diable me lâche... (*Il sort.*) (*Bernard hausse les épaules. Il arpente la pièce. Un roulement de voiture. Il prête l'oreille. [illegible] Il court à la fenêtre.*)

BERNARD

Enfin !

ANDRE (*[illegible]*)

Oui, enfin, toujours pour vous M. Van de l'Ecre.

SCENE II

BERNARD, FELICIEN

BERNARD (*Désappointé.*)

Comment toi !

FELICIEN

Oui, ce n'est que moi, pour le moment. Tu attendais mieux... Patience, elle viendra...

BERNARD

Qui t'a dit ?

FELICIEN

Elle... Je ne sais ce qui se passe chez les d'Aufraine... ou du moins... enfin, bref, ça ne va pas... Je suis évidemment en posture délicate... à cause de Charles et de Betsy... Mais enfin, je fais le borgne et l'aveugle... Je suis tombé au milieu d'une scène terrible... Charles reprochait à Geneviève d'être ta maîtresse... (*Mouvement de Bernard.*) L'insensé, la brute !...

BERNARD

Et qu'a-t-elle dit ?

FELICIEN

Devant moi, elle s'est tue... Mais j'ai tout lieu de croire que Charles épie ses faits et gestes...

BERNARD

Il en est là...

FELICIEN

Je me suis informé en passant si elle avait quitté l'hôtel. L'auto l'attendait... Je suis accouru pour te prévenir... Tu comprends si Charles la suit, il vaut tout de même mieux que je sois ici...

BERNARD

Je dois avoir un entretien avec Geneviève, le dernier peut-être, mais je ne vois pas en quoi son mari pourrait s'en offusquer...

FELICIEN

Bernard, j'ai pour habitude de mettre les pieds dans le plat... Mais avec toi, je n'en ai pas le droit... Sache seulement que Geneviève traverse en ce moment une crise terrible et qu'elle a droit à tous les ménagements... (*Roulement d'auto.*) La voici...

BERNARD

Tu es un bon ami, Félicien...

FELICIEN

Je vais être pour elle un chien de garde... Où est ma niche ?

BERNARD

Viens ici. (*Il le fait sortir à droite et au fond où Geneviève paraît.*)

SCENE III

BERNARD, GENEVIEVE

BERNARD

Geneviève, c'est vous enfin !..

GENEVIEVE *(Sans quitter ni manteau ni chapeau, ni voilette.)*

Bernard.

BERNARD

Pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

GENEVIEVE

C'est pour vous le dire que j'ai voulu vous voir... une dernière fois.

BERNARD

Une dernière fois ?... Que dites-vous !

GENEVIEVE *(Faisant des efforts surhumains pour être ferme.)*

Bernard, il faut que nous cessions de nous voir... Après ce qui s'est passé et ce qui aurait pu se passer, ni vous ni moi n'avons le droit de ne pas regarder la réalité en face... Je fais appel à votre loyauté pour le reconnaître.

BERNARD

Comment, c'est à moi que vous demandez de reconnaître...

GENEVIEVE

Bernard, je vous en conjure, ne rendez pas plus douloureux encore le devoir que je me suis imposé...

BERNARD

Quel devoir ?...

GENEVIEVE

Je vous supplie d'oublier le mot que dans un moment d'affolement...

BERNARD

Oublier !... Mais ce mot a éveillé en moi des sensations que je n'avais jamais éprouvées ; il m'a appris la beauté de la vie, la raison d'être du monde, il a retenti dans toute ma sensibilité... Et vous voudriez que j'oublie cette merveilleuse révélation qui a fait de moi un homme nouveau, arraché à l'affreuse et cruelle incertitude qui le minait... Ah ! Geneviève, ne savez-vous donc pas combien je vous aime.

GENEVIEVE

Je le sais, mais je sais aussi que vous êtes un homme de cœur, un esprit droit et quand vous m'aurez écoutée...

BERNARD

J'ai peur de vous entendre... J'ai peur d'entendre tomber de vos lèvres une condamnation... Non, laissez-moi encore un peu d'illusion... Laissez-moi croire encore quelques instants que ce beau rêve de bonheur que vous m'avez laissé entrevoir... L'autre nuit, après vous avoir reçue, éperdue et frémissante, dans mes bras, je suis rentré chez moi fou d'ivresse et de joie. Je vous ai attendue croyant à la réalité de mon bonheur... J'ai été errer sous vos fenêtres, espérant vous voir venir... J'y ai rôdé toute la nuit, en proie à toutes les rages, à tous les désespoirs... et il m'a fallu revenir ici dans un tel état que mon domestique m'a cru fou. Que n'ai-je perdu la raison. J'aurais moins souffert.

GENEVIEVE

Pardon, mon ami, j'ai été coupable. Je vous ai trompé... Pardon... Mais j'étais folle, je souffrais moi aussi et c'est alors que je vous ai avoué cette chose que je ne m'étais pas encore dite à moi-même.

BERNARD

Vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer, sinon vous ne parleriez pas d'oubli... A vous voir là, froide, hautaine, distante, je ne puis croire que vous êtes la femme que j'ai pressée dans mes bras, dont mes lèvres ont presque touché les lèvres et dont le corps a palpité contre le mien... Quel être êtes-vous donc, Geneviève, pour commander ainsi à votre cœur ?

GENEVIEVE

Vous êtes injuste, Bernard, et si vous pouviez lire en moi, vous le comprendriez.

BERNARD

Mais si vous souffrez, c'est que vous m'aimez encore... Geneviève, cessez de lutter contre vous-même. Allez-vous vous sacrifier pour un homme...

GENEVIEVE

N'achevez pas... Vous n'avez pas le droit... Moi seule ai à le juger.

BERNARD

Pourquoi l'avez-vous épousé ?

GENEVIEVE

Pourquoi êtes-vous parti, vous, si vous m'aimiez ?...

BERNARD

Je vous aimais, Geneviève, et me croyais indigne de vous..., j'espérais vous conquérir... Je suis parti, avec l'espoir de me faire un nom. Et vous vous êtes donnée à un autre.

GENEVIEVE

J'appartiens à Charles par des liens qui, à mes yeux, sont plus puissants que ceux de l'amour, et si pénible que cela me paraisse, je ne me reprendrai pas.

BERNARD

Mais il vous a trompée, il vous trompe peut-être encore...

GENEVIEVE

Ne parlez pas de cela, Bernard. Vous ne pouvez savoir ce qu'il a souffert avant d'en arriver là.

BERNARD

Mais je sais ce que je souffre, moi, et vous-même, vous souffrez... Est-ce juste à la fin... Geneviève, vous n'avez pas le droit d'anéantir ainsi le bonheur de nos deux vies... Mon devoir est de vous défendre contre vous-même... Regardez-moi : en six mois j'ai vieilli de dix ans. Là-bas, dans la brousse, j'ai cherché, à force de fatigue et de danger, à oublier celle qu'une fatalité implacable m'enlevait à jamais.

J'ai cru y arriver. Mais depuis que je vous ai revue, l'amour s'est rallumé sous les cendres mal éteintes et il me dévore et me consume tout entier... Si vous avez pitié de l'autre, serez-vous sans compassion pour moi dont le seul crime est de vous avoir aimée.

GENEVIEVE

Je vous aime aussi, mon ami, du plus profond de mon cœur, et si j'ose vous le dire, c'est que ce sentiment est si noble et si pur en moi que je puis vous l'avouer tout haut... Nous ne sommes plus ni l'un ni l'autre des enfants... Vous ne me ferez pas l'injure de croire que je me prêterai à un partage.

BERNARD

Vous serez ma femme.

GENEVIEVE

Un divorce... Je vous répète que je ne puis me séparer de Charles ! Nous n'avons plus rien à nous dire... Je garderai de vous, Bernard, le plus tendre et le plus émouvant des souvenirs, et je l'évoquerai dans mes heures de tristesse... avec d'autant plus de joie que je pourrai me le rappeler sans avoir à rougir de moi...

BERNARD

Et c'est cela que vous veniez me dire.

GENEVIEVE

Soyez courageux, Bernard. Ce n'est pas vous qui ferez le plus grand sacrifice. Je ne veux pas que vous me quittiez en doutant de moi. Vous n'ignorez pas quelle place vous occupez dans ma vie. J'ai tenu à ce que vous le sachiez avant votre départ... Adieu...

(Il se laisse tomber dans un fauteuil et lui fait signe de s'en aller. Elle va pour sortir, mais une porte latérale s'ouvre et Betsy, affolée, paraît.)

SCENE IV

LES MEMES, BETSY

GENEVIEVE *(Se retournant)*

Vous ! *(Bernard se lève)*

BETSY

Au nom du ciel, ne partez pas... Bernard, protégez-moi pour qu'elle ne me chasse pas... Il s'agit d'éviter une catastrophe.

BERNARD

Parlez.

BETSY

Charles sait que vous êtes ici ; il vient de l'apprendre ; il me suit.

BERNARD

Qui a commis cette infamie ? C'est vous, malheureuse.

BETSY

Je vous jure que non. Et la preuve, c'est que je viens vous avertir s'il est temps encore. Il a tout appris de Raymond.

BERNARD

Lui, je m'en doutais. On le rencontre partout où il y a une saleté à commettre.

GENEVIEVE

Ma voiture est en bas. Je ne puis m'éloigner sans être reconnue. Je resterai donc.

BETSY

Il vaudrait mieux qu'il ne vous vît pas ensemble... Un malheur est vite arrivé.

BERNARD

Geneviève est chez moi sous ma protection.

GENEVIEVE

Betsy a raison. Je subirai seule le premier choc... Je vous en supplie, Bernard.

BERNARD

Je m'incline... J'attends ici... *(Il sort à droite.)*

BETSY *(Allant à Geneviève)*

Pardon, Geneviève, si je t'ai fait du mal, mais je l'aime tant.

GENEVIEVE

Tu viens peut-être de m'aider à lui épargner le plus irréparable des malheurs...

(Bruits de voix à l'extérieur. Betsy sort. Félicien et Charles entrent.)

SCENE V

GENEVIEVE, CHARLES, puis FELICIEN, RAYMOND

FELICIEN *(Du dehors)*

En voilà une idée, mais puisque je te dis...

CHARLES

Allons, arrive ! *(Il s'arrête et jette un coup d'œil dans le salon.)* Seule ! *(Félicien et Raymond entrent.)*

GENEVIEVE

Entrez donc, Messieurs, ne prenez même pas la peine de frapper, vous êtes chez vous.

CHARLES

Geneviève, que faites-vous ici ?

GENEVIEVE

Et vous ?

CHARLES

Ne me bravez pas... Répondez...

GENEVIEVE *(Fixant Raymond avec un sourire méprisant)*

Est-ce là votre commissaire de police pour le constat d'usage ? Vous l'avez choisi dans une agence de mouchards.

RAYMOND

Madame, je ne permettrai pas...

GENEVIEVE

Si j'étais chez moi, je vous chasserais, Monsieur...

RAYMOND

Mais enfin, Charles...

GENEVIEVE

Je subis votre présence avec un haut le cœur.

RAYMOND

Charles...

CHARLES (*D'une voix sifflante*)

Va t'en...

RAYMOND

Si c'est pour cela que tu m'as fait venir...

CHARLES

Va t'en, te dis-je.

RAYMOND

On est plus poli avec un laquais.

CHARLES

Va t'en, va t'en...

FELICIEN (*Menaçant*)

Ou la botte au cul...

RAYMOND

Soit, mais tu auras de mes nouvelles (*Il sort.*)

FELICIEN (*Le suivant*)

Tu vas commencer par fermer ton bec, **espèce de serin !...**

SCENE VI

GENEVIEVE, CHARLES

GENEVIEVE

Que voulez-vous !

CHARLES

J'attends l'homme avec lequel vous étiez il y a un instant.

GENEVIEVE

Vous perdez votre temps.

CHARLES (*Sarcastique*)

Vous l'avez fait fuir !

GENEVIEVE

Je ne sais ce qui vous amène ici, mais je vous prie de peser mes paroles... Vous êtes sur le point de commettre une faute irréparable.

CHARLES (*Eclatant*)

Ah ! non, pas ça !... Ce que je fais, c'est dans la pleine conscience de mes **droits et de mes responsabilités. Il ne faut** pas chercher à intervertir les rôles. Je vous trouve ici, dans une maison où ce **n'est pas votre place. J'ai le droit de vous** demander ce que vous y faites.

GENEVIEVE

J'attendais que vous fussiez calmé pour **vous en informer.**

CHARLES (*Se maîtrisant à peine*)

Parlez, je suis calme.

GENEVIEVE

Nous allons bien voir... Bernard me **quitte à l'instant...**

CHARLES (*Prêt à bondir*)

Ah ! Vraiment...

GENEVIEVE

C'est moi qui ai désiré lui parler. Bernard est votre ami... Je n'ai fait un secret à personne de votre entrevue.

CHARLES (*Eclatant*)

Félicien était au courant, il faisait le guet pendant l'entretien... Il sauvait les apparences... Ce cher ami !

GENEVIEVE

La colère vous égare, Charles.

CHARLES

Il m'a échappé une fois, le beau ténébreux, je le rattraperai...

GENEVIEVE

Que lui voulez-vous ?

CHARLES

Ce que je lui veux ?... Il est votre amant. (*Silence.*)

GENEVIEVE

Je pourrai vous dire : Si telle est votre conviction, brisons-là... Mais j'ai encore pitié de vous... Bernard n'est pas mon amant et s'il l'était devenu, c'est à vous et à vous seul qu'il le devrait.

CHARLES

A moi !

GENEVIEVE

Ne me faites pas remuer toute cette **boue...**

CHARLES

Vous êtes injuste... Oui, je vous ai trompée... J'ai cherché ailleurs les tendresses, les voluptés qui me manquaient... **A qui la faute si j'ai dû en arriver là ?... Je vous ai aimée de toutes mes forces,** Geneviève, et vous n'avez jamais daigné **vous en apercevoir.**

GENEVIEVE

Charles...

CHARLES

Vous avez fait de moi le plus malheureux des hommes. (*Il fond en larmes.*)

GENEVIEVE

Charles, je suis profondément émue... Il n'y a qu'un malentendu dans notre vie.

CHARLES (*Farouche*)

Il y a aussi un homme. Il me faut la **peau de cet homme...**

GENEVIEVE

Non, Charles... Ne compromettez pas, par d'inutiles paroles de haine, ce que j'étais en train d'accomplir... Pardonnez-moi, Charles... Je n'ai peut-être pas été l'épouse aimante et tendre que vous attendiez. Je m'en rends compte, je vous le jure. Je reconnais mes torts... (*Geste de Charles.*) Non, ne croyez pas cela. Chassez

cette odieuse pensée de votre esprit... Je ne sais pas mentir, moi... Charles, je vous le jure, Bernard n'est pas mon amant... *(Charles tombe accablé sur un siège.)* Vous savez quelle vénération, quelle adoration j'ai pour mon père... Me croiriez-vous si je vous le jurais sur la tête de mon père ?

CHARLES

Mon Dieu, serait-ce vrai ?

GENEVIEVE

S'il l'avait été, je vous le dirais avec la même franchise...

CHARLES *(Allant à elle)*

Tu me rends la vie !... *(Il s'arrête comme subitement frappé par une réflexion et se rejette en arrière.)* Malheureuse, tu voulais le sauver...

GENEVIEVE *(Avec un douloureux étonnement)*

Allons donc !

CHARLES

Infâme comédie ! Elle cherche à m'amadouer, à me tranquilliser. Elle jure sur la tête de son père... Et ma colère tombe, et mes soupçons s'évanouissent, et attendri, enamouré comme un collégien, il ne me restait plus qu'à tomber à genoux... Et voilà ce qu'elles font de nous avec quelques paroles de tendresse. *(Il lui saisit les poignets et la secoue brutalement.)* Ah ! comme tu l'aimes, lui, pour le défendre ainsi.

GENEVIEVE

Charles ! ! !

CHARLES

Maintenant, je ne doute plus... Il est ton amant... Il est ici quelque part. Il attend sans doute mon départ pour assister à la fin de la farce... Où est-il ? Où est-il ? Il est donc le dernier des lâches pour te laisser seule.

(La porte latérale s'ouvre et Bernard paraît.)

SCENE VII

GENEVIEVE,
CHARLES, BERNARD, FELICIEN

BERNARD

Est-ce moi que tu demandes, Charles ?

CHARLES

Enfin, le voilà !

GENEVIEVE

Prenez garde.

BERNARD *(Ecartant Geneviève.)*

Je suis à tes ordres.

CHARLES

Pas avant... *(Il lève la main pour le souffleter.)*

BERNARD

Non, pas ça... *(Il lui saisit le poignet et le tient en respect.)*

CHARLES *(De sa main restée libre, il fouille dans sa poche et tire un revolver.)*

Misérable.

BERNARD. *(Se croisant les bras.)*

J'aime mieux ça.

CHARLES. *(Laissant retomber son bras et jetant l'arme.)*

Non, je ne suis pas un assassin... J'aurai ta peau ou tu auras la mienne...

BERNARD

Je te répète que je suis à tes ordres.

(La porte du fond s'ouvre et le docteur Rambert, introduit par André, entre. Consternation générale.)

SCENE VIII

LES MEMES
LE Dr RAMBERT, ANDRE

GENEVIEVE *(Courant à lui)*

Mon père !...

BERNARD

Lui !

LE Dr RAMBERT *(Arrêté sur le seuil)*

Que se passe-t-il ? Vous me paraissez tous consternés... *(Il s'avance.)* Il n'y a aucun malheur, j'espère ?... Non, vous voici tous... Geneviève, Charles... et vous, Bernard... Vous m'avez fait peur... Un mot de votre domestique m'a prévenu que vous étiez gravement malade, Bernard. J'accours à cet appel...

BERNARD *(A André)*

Tu as fait cela, toi !

ANDRE

Aux grands maux, les grands remèdes.

FELICIEN. *(Bas.)*

Très bien, mon vieux. Tu le sauves !

LE Dr RAMBERT

(Qui s'est avancé vers le milieu de la pièce en tenant sa fille par la main.)

Mais que se passe-t-il ici ?... Tu pleures, Geneviève.

GENEVIEVE

Père, si tu savais...

LE Dr RAMBERT

Je veux savoir... Bernard, Charles, parlez, je l'exige !

CHARLES

Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir... mais puisque vous êtes là, sachez que votre fille a un amant.

GENEVIEVE

Ne le crois pas, père...

CHARLES *(Montrant Bernard)*

Le voilà !

LE Dr RAMBERT

Bernard !...

GENEVIEVE

Non, père, je te jure que ce n'est pas vrai... Je te le jure.

BERNARD

Emmenez-la !

LE Dr RAMBERT *(relève Geneviève qui s'est effondrée sur un siège et pleure.)*
Viens, mon enfant.

(Ils se dirigent vers le fond.)

Rideau



Quatrième acte

(La salle commune de la villa « Mon Repos ». Style simple, un peu archaïque. Table avec livres. Sur la cheminée, une photographie de jeune fille, Geneviève à vingt ans. Au fond, paysage d'hiver. Bibliothèque.)

LE Dr RAMBERT, BERNARD

BERNARD *(Humblement.)*

Je vous jure que je vous ai tout dit. Vous avez le droit de me chasser... J'attends votre arrêt...

LE Dr RAMBERT *(Qui semble fort ému.)*
Mon pauvre ami... *(Il lui tend les mains.)*

BERNARD

Cher maître ?...

LE Dr RAMBERT

Venez donc... *(Ils se serrent les mains.)* De quel droit vous en voudrais-je ? C'est moi qui fus aveugle, imprudent... Je n'avais pas lu dans votre cœur... J'aurais dû me douter cependant... Oui, vous aimiez Geneviève... Tant de détails du passé me le crient aujourd'hui... Bernard, c'est moi qui vous demande pardon de vous avoir soumis à une aussi cruelle épreuve.

BERNARD

Que vous êtes bon !

LE Dr RAMBERT *(Comme à lui-même.)*

Nous sommes soumis à des forces obscures qui se vengent d'être niées et dédaignées. Comme les eaux souterraines qui creusent le sol sous le rocher et finissent par entraîner sa chute vers l'abîme, les instincts minent et désagrègent notre volonté.

BERNARD

Je vous jure que Geneviève est à l'abri de tout reproche.

LE Dr RAMBERT

Pouvez-vous me jurer qu'elle ne vous aimait pas ?
(Silence de Bernard.)

Vous voyez... C'est ce que je craignais. *(Il se lève et arpente la pièce.)* Je l'ai ramenée ici, pâle, défaite, à demi morte... Affolé, pressentant un malheur, je l'ai interrogée... Elle m'a supplié de la laisser, me demandant seulement en grâce de la garder... Elle est restée ainsi cloîtrée dans un silence farouche pendant deux jours... Puis elle s'est attendrie, elle a pleuré, elle m'a aussi demandé pardon... et c'est tout ce que j'ai pu en tirer.

BERNARD

Je vous jure qu'elle est la plus noble et la plus pure des femmes.

LE Dr RAMBERT

Je n'ai pas douté d'elle... Ce n'est pas cette inquiétude qui me torture... Pourquoi Geneviève a-t-elle épousé un homme qu'elle n'aimait pas ? Pardonnez-moi de vous parler ainsi, à vous !... Mais vous êtes le seul homme qui connaisse l'angoissante pensée qui ne me quitte plus. Geneviève n'a-t-elle pas épousé Charles par reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi ?

BERNARD

Je vous en supplie, cher maître, écartez cette pensée.

LE Dr RAMBERT

Je le voudrais; elle revient toujours. Bernard, ma fille m'a sacrifié le bonheur de toute sa vie... Je n'en doute plus. Comprenez-vous mon remords, maintenant ?

BERNARD

Vous vous trompez... Je vous affirme que vous vous trompez... Je ne vous ai pas répondu tantôt quand vous m'avez demandé si Geneviève m'aimait... Je vais vous paraître odieux, mais je me raccrochais à un dernier espoir... Je n'osais pas prononcer le mot fatal qui devait résonner sur mon cœur comme le dernier coup de pioche sur la dalle d'un tombeau... Et quand vous m'avez demandé auprès de vous, insensé, j'ai cru... je me suis imaginé... Maintenant que j'ai triomphé de cette dernière faiblesse, je puis bien vous le dire : Elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé.

LE Dr RAMBERT

Bernard, songez à la gravité de vos paroles... Vous comprendrez que si Geneviève n'aime pas son mari, si j'ai la preuve qu'elle l'a épousé par reconnaissance, je refuse d'être le bénéficiaire d'un tel sacrifice... Je restitue à Charles son château... Je rends à Geneviève sa liberté et elle refera sa vie en compagnie de celui qu'elle aime...

BERNARD *(Faisant un effort pour se dominer.)*

N'insistez pas, je vous en supplie... Cette évocation subite, brutale d'un bonheur tant espéré, tant désiré

LE Dr RAMBERT

Et lui ?

BERNARD (*Se ressaisissant*)

A quoi bon ? Geneviève ne m'aime pas. Elle aime son mari.

LE Dr RAMBERT (*Ému*)

Dites-vous vrai ?

BERNARD

Les évènements qui se sont déroulés le lui feront aimer davantage.

LE Dr RAMBERT

Serait-ce possible ?

BERNARD

Croyez-m'en. On ne trompe pas un amoureux en ces sortes de choses.

LE Dr RAMEBRT (*Lui prenant les mains.*)

Ah ! mon enfant, quelle joie vous me donnez, quel poids vous m'enlevez du cœur !

BERNARD

Je répare, cher maître...

LE Dr RAMBERT

Excusez-moi, je suis un peu égoïste dans ma joie. J'oublie votre propre peine.

BERNARD

Vous êtes trop bon... Vous vous réjouissez en pensant au bien que vous allez pouvoir continuer à faire ; et moi, je me console en voyant celui qui me reste à **accomplir...**

(*Alphonsine frappe, ouvre la porte et introduit Félicien.*)

SCENE II .

LES MEMES, FELICIEN

FELICIEN

Ne vous dérangez pas. C'est moi. Vous voyez, j'entre comme chez moi... Bonjour, cher maître... Bonjour, Bernard...

LE Dr RAMBERT

Tiens, c'est Félicien.

BERNARD (*Qui a eu un sursaut.*)

Toi !

FELICIEN

Cela t'étonne ! ... Moi aussi ... Vous ne voyez pas !... Je suis en redingote et j'ai horreur de ça, moi... Je suis pour le veston, le veston démocratique... Ça rajeunit.

BERNARD

M'expliqueras-tu ?

FELICIEN

Sois tranquille, tout est arrangé...

LE Dr RAMBERT

Comment, tout est arrangé ?

FELICIEN

Tu n'as pas dit !... Enfin, tant pis. J'ai démarré... Je prends le départ... (*Les trois hommes s'assoient.*) (*Tirant sa montre.*) Il est deux heures... Votre pendule retarde... Pas étonnant dans ce sa**cré patelin en plein hiver... Brrr**

BERNARD (*Se levant.*)

Déjà !

FELICIEN

Ne t'en fais pas, mon vieux... J'ai mon auto et quand je te dis que tout est ar**rangé...**

LE Dr RAMBERT

Félicien, mon ami, je ne vous comprends pas.

FELICIEN

Eh bien, sachez qu'à trois heures, Monsieur ici présent et votre gendre devaient se couper la gorge, mais...

LE Dr RAMBERT (*Se levant.*)

Un duel !

BERNARD

Maladroit, va.

FELICIEN

Je dis : **Mais...** Je veillais.

BERNARD

Toi, de quel droit ?

FELICIEN

De quel droit ?... Vous entendez, de quel droit !... Du droit dont jouit tout **ami d'empêcher** deux autres amis de se trouer la peau pour un malentendu... **Je** n'y suis pas allé par quatre chemins... J'ai mis ma redingote des grands jours. Je suis tombé chez d'Anfreville sans crier gare.

— Tu vas te battre avec Bernard, lui dis-je.

— Et puis !

— Pourquoi veux-tu te battre ?

— Il m'a outragé... et cela me regarde.

— Fort bien... Cela me regarde aussi... Si quelqu'un a été outragé en toute cette **affaire, c'est moi.**

Surprise de mon interlocuteur.

— Oui, c'est moi... Aussi, puisque tu le prends sur ce ton-là, je n'entends pas recevoir de leçon et c'est toi qui me rendras compte... de ce que tu sais bien...

Notre homme a été renversé [illegible].

J'en profitai pour continuer :

— Ce que tu reproches à Bernard d'avoir eu l'intention de faire, ne l'as-tu pas fait, toi ! Si Bernard t'a offensé en convoitant ta femme, en prenant la mienne, que m'as-tu fait ?

LE Dr RAMBERT

Felicien.

FELICIEN

L'argumentation était [illegible], il n'y avait rien à dire. A nous, sa dignité et [illegible]. Il consentit que c'était [illegible] et nous nous séparâmes sur une cordiale poignée de main. Il n'y a plus de duel.

Charles sait que Bernard n'a pas touché à un cheveu de la tête de Geneviève. S'il en a été amoureux, Bernard a subi notre sort commun à tous. Moi aussi, j'ai été pincé, cette andouille de Sarville aussi. Qu'est-ce que ça prouve ? Ça prouve que la baronne D'Auframe est la plus exquise et la plus savoureuse des femmes, voilà tout. Et puis après tout, de quoi se plaignait-il ? A-t-il hésité un moment à tromper sa femme, lui, et avec la mienne encore ?

LE Dr RAMBERT

Félicien, je ne sais comment vous dire

FELICIEN *(Changeant de ton)*

Mon cher maître, je vais peut-être vous paraître cynique. Ne vous hâtez pas de me juger.

Quand j'ai épousé ma femme, je l'aimais et j'espérais la rendre heureuse. Je n'ai pas tardé à constater que ce n'était pas dans mes cordes. Nous étions faits l'un pour l'autre, comme un bœuf pour une gazelle. Le bœuf a pâturé de son côté et la gazelle du sien. Valait-il mieux, usant de mes droits de mari, lui imposer mon exclusive présence ? Elle aurait fait à mon insu ce qu'elle a fait de mon plein gré. Et je n'en aurais été ni plus ni moins cocu. Dans les premiers temps, ce fut dur. J'aimais ma petite Betsy. Mais je me suis habitué à la chose comme on s'habitue à une chaussure un peu serrante... Si elle a péché, elle est rudement punie aujourd'hui ; je suis bouleversé de la voir sombre, triste, malade, elle qui était la gaieté et la coquetterie même...

LE Dr RAMBERT

Tâchez de reconquérir votre femme, Félicien. Les grandes douleurs ont souvent pour effet d'ouvrir les yeux.

FELICIEN

C'est peut-être vrai. Il n'y a pas à dire, les hommes sont de jolis cochons. Mais je n'ai pas tout dit. Je ne suis pas venu seul. J'ai amené Charles. Il est là. Il brûle de demander pardon à Geneviève.

LE Dr RAMBERT *(lui serrant la main)*

Félicien, vous êtes un brave cœur. Vous méritez d'être heureux.

FELICIEN

Evidemment, évidemment.

LE Dr RAMBERT

Je vais préparer Geneviève. Je crains qu'en la prévenant un peu brusquement... *(Il sonne.)*

BERNARD

Cher maître, vous devez être en ce moment à côté de votre gendre. Afin de me prouver que je n'ai pas perdu votre confiance, permettez-moi de voir Geneviève moi-même.

LE Dr RAMBERT

Soit, Bernard. *(A Alphonse qui paraît.)* Prévenez ma fille que M. Lemare l'attend. *(Alphonse sort.)* Bernard, parlez selon votre cœur et que le destin s'accomplisse. *(Prenant Félicien sous le bras.)* Rassurez-vous, vous la sauverez, votre femme.

FELICIEN

Evidemment, évidemment, mais voilà, il y a autre chose. Comment plaquer Rose ? *(Ils sortent.)*

SCENE III

BERNARD, puis GENEVIEVE

(Bernard, resté seul, songe un instant. Il va s'accouder à la cheminée, déplace un livre et en épèle le titre : « Le droit à la vie et à l'amour ». Il le referme brusquement.) Mensonge. *(Il embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de la pièce comme pour s'imprégner de cette quiète et honnête atmosphère. Il jette un regard vers la cheminée, contemple la photographie, la prend, s'approche d'une fenêtre pour mieux la voir. (Jeu de lumière) et avant de la replacer sur la cheminée, la baise longuement, respectueusement.)*

(Geneviève entre, air triste, robe sombre.)

GENEVIEVE

Mon père me dit que vous désirez me parler, Bernard...

BERNARD

Vous ne vous attendiez pas à me revoir, Geneviève.

GENEVIEVE

Je savais que vous étiez ici.

BERNARD

Vous comprenez que je ne pouvais m'en aller sans demander pardon... à votre père.

GENEVIEVE

Il ne vous en veut pas, puisqu'il nous réunit une dernière fois...

BERNARD

Et vous, Geneviève, me pardonnez-vous ?

GENEVIEVE

Puissé-je avoir le courage de pardonner à l'autre comme je vous pardonne.

BERNARD *(Après une pause.)*

Eh bien ?

GENEVIEVE *(le regardant, étonnée.)*

Eh bien ?

BERNARD *(d'un trait sans s'arrêter.)*

Il est là et il faut lui pardonner.

GENEVIEVE

(A voix basse, comme à elle-même.)

Il est là ?

BERNARD

Oui. Je sais, Geneviève, pourquoi vous avez repoussé mon amour... et je vous admire et je vous aime davantage.

GENEVIEVE

Bernard !...

BERNARD

Il faut que vous le sachiez... Votre père, qui place au-dessus de tout votre bonheur, m'a demandé si vous m'aimiez.

GENEVIEVE

Il vous a demandé !...

BERNARD

Je savais pourquoi il me posait cette question... et je lui ai affirmé que vous ne m'aimiez pas...

GENEVIEVE

Bernard, vous avez dit cela !...

BERNARD

Hélas !... En répondant ainsi, je vous perdais à jamais... Et rien qu'à cette pensée, depuis que je vous ai revue, je me sens faible, torturé, déchiré... Geneviève, je vous en conjure, ne m'abandonnez pas.

GENEVIEVE

Bernard, je vous aime, moi aussi. Je ne l'ai que trop compris durant ces heures où je me suis interrogée, confessée à moi-même... durant ces heures d'angoisse, de lutte...

BERNARD

De lutte !...

GENEVIEVE

Pourquoi vous le cacherai-je ?... Mais oui, j'ai dû lutter... J'ai lutté contre une force qui s'imposait à ma volonté, qui s'imposait à ma conscience... Moi aussi, je me suis sentie défaillir à la pensée du grand bonheur qui me tentait... Mais ce n'était qu'un mensonge, un mirage des sens... Je me suis ressaisie... heureusement.

BERNARD (*Avec amertume*)

Heureusement !...

GENEVIEVE

Écoutez-moi, Bernard... Supposons que, cédant à notre amour, nous revendiquions notre droit à la vie, notre droit au bonheur... Que laisserions-nous derrière nous ? Le désespoir de l'un, la déception de l'autre !... Mon mari, à défaut d'amour, a droit à ma reconnaissance... Mon père verrait s'écrouler le plus beau et le plus noble de ses œuvres... Ce serait la mort pour lui... Pauvre cher père, que j'aurais mis au tombeau avant l'heure... Notre félicité si profonde fût-elle n'aurait-elle pas été empoisonnée par ce remords ?

BERNARD (*qui a écouté sans interrompre et [illegible]*)

Et mon bonheur, à moi, que deviendra-t-il ?

GENEVIEVE

Croyez-vous pouvoir l'assurer au prix du malheur des autres ? Bâtit-on pour longtemps quand on construit sur les ruines [illegible] ?...

BERNARD

Puis-je être rendu responsable si la fatalité...

GENEVIEVE

Ce mot sert trop souvent à excuser nos erreurs et nos fautes. Ce ne serait pas digne de vous d'attribuer à la fatalité les misères et les malheurs que nous pouvons éviter.

BERNARD

En nous sacrifiant...

GENEVIEVE

En nous sacrifiant...

BERNARD

Hélas ! Je ne suis pas un apôtre. Je suis un pauvre homme qui aime et qui souffre...

GENEVIEVE

Je ne suis pas une sainte non plus... Pour me dicter mon devoir, je n'écoute ni la religion, ni la morale traditionnelle... Il y a longtemps que j'ai mesuré le vide incommensurable des cieux au milieu duquel notre humble vie ne laisse pas plus de trace qu'un frisson de brise sur une mer d'orage... Mais il y a mieux que cela... C'est la crainte de faire du mal, de faire souffrir...

BERNARD

Il est regrettable que cette crainte ne profite qu'aux autres...

GENEVIEVE

Ne parlez pas ainsi, Bernard... Si je vous écoutais dans un moment de faiblesse et de folie, le réveil serait terrible pour vous comme pour moi... Soyons donc de ceux qui, après avoir mis le feu aux [illegible] [illegible], emportent leur [illegible] sans même tourner la tête vers l'horizon en flammes... Comment serions-nous heureux avec un tel souvenir devant les yeux ?... Oui, Bernard, si la séparation vous est cruelle, la [illegible] de notre conscience nous le serait davantage... Vous allez partir... Vous emporterez de moi le seul souvenir qui vous permettra de penser à moi [illegible] sans honte et sans amertume. Vous aurez eu le meilleur de moi... Et moi, sans regret, sans remords, [illegible]...

BERNARD

Et le regret du plus grand des bonheurs entrevu ?...

GENEVIEVE

Vous aurez la force de taire, Bernard, les [illegible] à [illegible], à [illegible], la jalousie et le [illegible] à [illegible]... Et, de mon côté, en arrachant [illegible] à cet [illegible] d'hypocrisie et de mensonge, en me [illegible] les recherches et les efforts de mon père, je trouverai, moi aussi, à me rendre utile à mes semblables... Et [illegible], qui nous semble [illegible] à [illegible] notre sacrifice volontaire, se répercu-

dront à travers l'espace et s'uniront avec émotion, avec ferveur, comme s'unissent en ce moment nos mains dans une loyale et fraternelle étreinte.

(Elle lui tend les mains.)

BERNARD *(les lui serrant avec émotion)*

Geneviève !

GENEVIEVE

Adieu Bernard

BERNARD

Adieu *(Il s'incline et lui baise respectueusement les mains.)*

GENEVIEVE

(Se dégage lentement, va vers le fond, ouvre la porte par laquelle on aperçoit une route blanche dans un paysage hivernal.) Couvrez-vous bien... Le froid est vif... Allez droit devant vous... Au carrefour, évitez les chemins de traverse...

BERNARD

(Se dirige vers la porte, avant de franchir le seuil, il s'arrête et d'un ton suppliant) Geneviève...

GENEVIEVE *(Sans bouger de place)*

Adieu, mon ami... Tout droit, toujours tout droit.

(Bernard fait un effort, s'incline et disparaît.)

GENEVIEVE

(Reste un instant songeuse, se passe la main sur le front pour en arracher une pensée obsédante.)

Et maintenant, il faudra vivre...

(Elle se dirige vers la porte par laquelle son père est sorti ; avant de la franchir, elle répète ce mot avec angoisse.)

Vivre !

(Elle se retourne et avec un accent d'énergie concentrée quoiqu'il soit presque bas, avant de franchir la porte, elle redit) : **Vivre !...**

(Le rideau tombe sur ce mot.)

Rideau



6374

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2615 O586C3
Horrent, Désiré
Le carrefour